

# -- L'ÉCHAPPÉE --

Une aventure confinée

[L'échappée](#) by [Baptiste Salmon](#) is licensed under [CC BY-NC 4.0](#)  
Libre d'utilisation, de lecture, de partage, et de modification avec attribution.  
Aucune utilisation commerciale possible.

License creative commons : 

## Chapitre 1 – Le plongeon

A Paris, il ne fait jamais silence. Il fait nuit, sans aucun doute, encore que la lumière des lampadaires se glisse souvent à travers les interstices des volets. Mais le silence a été chassé de la ville il y a plusieurs décennies, à coup de klaxons, de rires, de disputes et de voitures pressées. Même quand l'orchestre urbain se tait, un bourdonnement diffus emplît les rues, car la ville endormie ronfle doucement.

Il aurait été logique de penser que le retour du silence, dans une capitale, se ferait en fanfare. Que le silence aurait été acclamé sans bruit mais avec joie, que les sommeils agités l'auraient accueilli à bras de Morphée. Lorsqu'il vint, il n'en fut rien, car personne n'était dupe : avec le silence venait la quarantaine. On dormait moins bien, à cette époque, car l'air, d'ordinaire porté par le bruit, s'était subitement alourdi ; le calme des rues jurait avec le décor. Dans les immeubles, les voisins se faisaient discrets, comme si le simple fait d'exister, même chez soi, attirait la maladie. On s'était mis à relire *La Peste* de Camus, écrivain-prophète le temps d'un chapitre. Et lorsqu'on ouvrait la fenêtre, pour profiter de la douceur printanière, on peinait à entendre le volume timide des épisodes de séries Netflix dont les gens raffolaient.

Zoé sursauta. Quelque chose l'avait réveillée. Fébrilement, elle chercha son téléphone en tâtonnant dans le noir. Lorsqu'elle mit la main dessus, elle jeta un œil à l'heure : une heure du matin. Elle alluma sa lampe de chevet, enfila sa paire de lunettes rondes et sans bords, et se redressa péniblement. Son studio était intact. Aucun objet n'avait pu chuter et briser le silence. Dehors, rien.

Zoé fronça les sourcils, se leva, et alla coller son oreille au mur de sa chambre. Elle ne perçut aucun bruit, mise à part la télévision de son voisin qu'il n'éteignait plus depuis trois semaines. Elle s'approcha de la fenêtre pour jeter un œil à la rue, mais là encore, aucun mouvement. Elle s'apprêtait à se recoucher lorsqu'on frappa à sa porte.

La jeune femme se figea de stupeur. Qui pouvait bien venir frapper à la porte de son appartement à cette heure et en plein couvre-feux ? Elle n'osait pas bouger, de peur que les grincements du plancher trahissent sa présence. Son cœur battait vite. On frappa à nouveau, trois coups secs et distincts, comme une confidence, comme un début de pièce de théâtre ; et d'ailleurs, la pièce

s'apprêtait à débiter, elle ne le savait pas encore mais le confinement, la quarantaine, et la solitude seraient bientôt loin derrière elle. Ces trois coups, c'était un appel des étendues glacées du nord, un appel du temps – d'hier et demain -, un appel de l'aventure. Une aventure encore à la recherche de héros et d'héroïnes, encore balbutiante et pourtant déjà en marche.

On frappa à nouveau. Elle se dirigea vers son placard, attrapa un jean et un pull en laine qu'elle enfila. Elle s'attacha les cheveux en chignon, à la va-vite, et s'approcha de la porte pour jeter un œil à travers le judas. Ce qu'elle vit la rassura quelque peu.

Sur le palier faiblement éclairé se tenait une femme d'une vingtaine d'années. Elle avait la peau mate, les cheveux bruns, frisés, et attendait patiemment qu'on lui ouvre. Intriguée, Zoé ouvrit la porte.

– Euh... Oui ?, demanda Zoé.

– Ah ! Bonsoir, désolé de vous déranger aussi tard... Je... Je m'appelle Sana, enchantée.

Elle tendit sa main en direction de Zoé qui la regarda comme si c'était une extraterrestre.

– On ne... On ne peut pas se serrer la main, vous savez ? La quarantaine, tout ça...

Sana retira sa main et bafouilla :

– Oui, oui bien sûr ! Pardon !

Zoé commençait à trouver son interlocutrice étrange. Elle était vêtue intégralement de noir, des pieds à la tête, avec un sac à dos de sport sur les épaules et des gants en cuir.

– C'est pour quoi ?, finit par demander Zoé.

– Et bien je... Je m'apprêtais à faire des cookies, et je me suis rendu compte qu'il me manquait de la farine. Est-ce que vous pourriez me dépanner ?

– Vous dépanner ? Pour faire des cookies à une heure du matin ?

Zoé s'apprêtait à lui claquer la porte au nez lorsque Sana reprit :

– Zoé, nous avons vraiment besoin de ton aide.

– « Nous » ?

Sana acquiesça en souriant, comme si cette simple phrase suffisait à tout expliquer. Zoé, irritée, reprit :

– Écoutez, je comprends rien à votre histoire. Je suis à deux doigts d'appeler les flics. Pourquoi avez-vous frappé à *ma* porte et pas celle de cet *idiot* de voisin ?

Elle avait élevé le ton exprès pour que son voisin de palier puisse l'entendre depuis sa chambre. Un « silence, merci ! » étouffé lui répondit. Elle secoua la tête.

– Zoé, laisse-moi t'ex...

– D'abord, coupa Zoé, on arrête le tutoiement spontané comme ça parce que ça me met de travers. Et puis comment connaissez-vous mon prénom ?

– Il est sur la sonnette, répondit Sana en souriant. Mais peut-être que je pourrais t'expliquer la raison de ma venue autour d'un café ?

– Allo ? Un café à une heure du matin ? Allez, merci, bonne soirée !

Zoé lui claqua la porte au nez en grommelant, éteignit la lumière et s'affala sur le lit. Le temps passa lentement. La jeune femme se tournait et se retournait dans le lit, incapable de s'endormir. L'absurdité de sa rencontre la travaillait. Elle prit son téléphone en main et consulta Facebook, Instagram et ses messages Whatsapp. Rien de neuf. Une heure s'écoula sans qu'elle ne parvienne à fermer l'œil. Elle finit par comprendre qu'elle ne se rendormirait plus. Elle ouvrit la fenêtre, par laquelle un air frais nocturne s'engouffra. A sa plus grande surprise, un hullement de chouette provenait d'un arbre voisin.

Quitte à ne pas dormir, elle prit la décision de monter sur le toit de l'immeuble. De là-haut, la vue était dégagée sur le Sacré Cœur, et on pouvait apercevoir le halo lumineux de la Tour Eiffel qui perçait les nuages à intervalle régulier. Il avait été décidé de la laisser allumer toute la nuit. Peut-être était-ce symbolique ? Pour redonner de l'espoir ? En tout cas de là-haut, la vue était belle.

Zoé prépara un thermos de café et s'habilla chaudement. Au moment de sortir, elle jeta un œil par le judas. Le pallier était plongé dans l'obscurité, elle ne vit personne. Rassurée, elle sortit de chez elle et entreprit de monter les trois étages qui la séparaient du toit. Au sixième étage, elle grimpa l'échelle, se hissa jusqu'à la trappe et, d'un geste précis, l'ouvrit en grand. Et comme à chaque fois qu'elle venait ici, elle ressentit une vive émotion à la vue de Paris.

Face à elle, la ville scintillait fièrement grâce aux lampadaires, aux fenêtres encore éclairées, aux décorations de Noël oubliées, aux phares des rares voitures

qui circulaient. Des milliers, des millions d'étoiles dans un horizon de béton ; de l'énergie gaspillée mais rassurante, le halo orangé d'un autre monde qui berçait la capitale endormie.

Zoé contourna une cheminée et avança prudemment jusqu'à son endroit favori. Là, elle s'assit et se plongea dans la contemplation de Paris. A sa droite, le Sacré Cœur dominait de toute sa taille les bâtiments qui l'entouraient. Le faisceau du phare de la tour Eiffel vint effleurer un immeuble voisin.

– Re-bonsoir Zoé !, s'exclama soudain une voix féminine.

Zoé fit un bond en criant, manquant de lâcher son thermos et de perdre l'équilibre. Une main ferme lui saisit l'avant-bras et la rééquilibra.

– Pardon, je t'ai fait peur !

Zoé sortit son téléphone, alluma le flash et le braqua sur le visage de la personne.

– Encore vous ? Vous êtes complètement malade, j'ai failli tomber du toit ! Vous me suivez maintenant ?

– Je suis vraiment désolée, répondit Sana.

Elle recula respectueusement d'un pas. Le ton de sa voix semblait sincère.

– Vous me voulez quoi, à la fin ?

– Je vais tout t'expliquer, mais il faudrait que tu t'assoies d'abord.

Zoé jaugea son interlocutrice et soupira.

– D'habitude, je viens ici pour être tranquille, dit-elle en s'asseyant.

Sana l'imita.

– Ceci dit, c'est plutôt calme en ce moment, avoua Zoé.

– J'imagine.

– Donc si j'ai bien compris, on se tutoie ?

– Si ça ne te dérange pas, répondit Sana en hochant la tête. Je pense qu'on a le même âge.

Zoé but une gorgée de café et se brûla la langue. Elle referma le thermos en grimaçant.

– Je ne te propose pas de café du coup... Toujours pareil, les mesures sanitaires, tout ça...

– Pas de problème.

Elles restèrent silencieuses un instant, toutes deux plongées dans la contemplation de la ville. Un vent doux joua avec les mèches rebelles de Zoé. La jeune femme réajusta ses lunettes, puis se tourna vers Sana.

– Bon, tu m’expliques ?

Sana se racla la gorge. Elle hésita un instant, mal à l’aise, puis commença :

– Je ne peux pas encore *tout* te raconter. Moi-même il me manque bon nombre de pièces dans ce puzzle. Des choses immenses nous attendent, et j’ai encore du mal à bien les cerner. Mais je peux au moins te dire ce que je sais.

Elle se gratta machinalement derrière la tête et poursuivit :

– J’ai... Nous allons avoir besoin d’aide. Tout est allé si vite... C’est encore très flou mais...

Elle cherchait ses mots. Zoé s’impatiait.

– Mais... ?

Sana retira son sac à dos et fouilla à l’intérieur. Elle en ressortit un livre qu’elle tendit à Zoé.

– C’est bien de toi ?

Zoé saisit l’ouvrage, intriguée, et l’éclaira à la lumière de son téléphone. Elle haussa un sourcil.

– Oui, c’est bien de moi, confirma-t-elle en lui rendant l’ouvrage.

– Tu as écrit ce livre ?

– Oui, pour la deuxième fois, j’ai bien écrit ce livre.

Sana hochait la tête satisfaite.

– C’est parfait. Et donc tu es... ?

– Tu veux savoir quel est mon travail ?

– Oui.<sup>1</sup>

– Je suis archéologue. J’imaginai que comme mon bouquin traitait d’archéologie, tu l’aurais plus ou moins deviné.

Sana s’empourpra en acquiesçant. Zoé se rendit compte que sa réponse avait été très sèche.

– Pardon.

---

<sup>1</sup> Sondage épisode 1 : 38% archéologue, 29% astronome, 21% développeuse informatique, 12% écrivaine (résultats visibles par tous)

– Non, tu as raison, je te pose plein de questions et je ne t’ai toujours pas dit pourquoi je suis là.

Dans la rue, six étages plus bas, une voiture passa lentement. Une patrouille de police. Sana prit une longue inspiration avant de reprendre :

– Je m’appelle Sana Julien. Je suis professeure à la Sorbonne.

– Professeure ? Je te donnais la vingtaine à tout casser...

– C’est flatteur, répondit Sana. J’ai 35 ans. J’ai bouclé un doctorat assez jeune, et j’enseigne depuis quelques années. Si j’ai bien compris, ton livre est basé sur tes travaux de thèse.

– Pas seulement basé, corrigea Zoé. *C’est* ma thèse, de A à Z. Mon directeur a décidé de la faire publier.

– Et l’idée centrale de ton ouvrage, si j’ai bien compris, c’est que les crises auxquelles ont été confrontées toutes les civilisations du passé ont des points communs.

– C’est résumé un peu grossièrement mais oui, c’est ça. Il y a des éléments déclencheurs, que j’appelle *détonateurs* – souvent de petits événements qui auraient pu être sans importance si le contexte général n’était pas déjà lui-même au bord de la crise.

– C’est la théorie de l’Archiduc François Ferdinand.

– Si on veut.

Sana s’apprêta à dire quelque chose puis se ravisa. Un avion passa dans le ciel et s’éloigna lentement vers l’horizon.

– On n’en voit plus souvent, marmonna Zoé.

– Tes spécialités, reprit Sana sans relever la remarque de Zoé, l’archéologie et l’Histoire, je ne les connais pas bien. Pour ma part je suis professeure mais aussi chercheuse. Et ma spécialité, à moi, c’est ça.

Elle sortit un objet de sa poche et le montra à Zoé en souriant.

– Ta spécialité c’est... les téléphones Samsung ?

– Hein ? Non ! C’est tout ce qui est électronique, mais surtout ce qui se cache à l’intérieur : la programmation.

Sana se leva d’un bond, comme si elle avait oublié qu’elles se trouvaient sur le toit d’un immeuble de six étages, et se mit à faire les cent pas tout en poursuivant :

– Mais pas de la programmation classique ! Je n’apprends pas à mes étudiants à fabriquer des sites web, à créer des jeux vidéo ou des programmes informatiques, non ! Nous travaillons sur des projets beaucoup plus ambitieux...

Elle revint près de Zoé et s’accroupit.

– Je suis spécialisée en programmation *quantique*.

– Quantique ?

– Oui, quantique. Je ne vais pas aller trop les détails tout de suite, mais as-tu quelques notions ?

– Non, avoua Zoé.

– La physique quantique nous libère de pas mal de contraintes physiques classiques. Tu connais Albert Einstein, j’imagine ?

Zoé de répondit pas et leva les yeux au ciel.

– Bien, reprit Sana. Selon les théories de la relativité, la vitesse de la lumière constitue une limite indépassable. Rien ne peut aller plus vite, c’est une constante, un pilier de notre univers. Tout ce qui est autour de nous, toutes les informations que tu reçois et que tu perçois... Le vent qui souffle sur ton visage, le phare de la tour Eiffel qui éclaire la ville... Tout est censé respecter cette règle.

Elle se redressa, et se tourna vers Montmartre.

– Et bien certaines propriétés de la physique quantique la remettent en question.

Zoé bailla. Elle ne savait pas comment dire poliment que la physique quantique, à deux heures et demi du matin, elle s’en fichait ; qu’elle ne savait toujours pas pourquoi elle écoutait cette inconnue qui lui parlait de sujets qu’elle ne comprenait pas – en vérité, elle aurait pu largement les comprendre, mais elle n’essayait pas. Ces semaines de confinement l’avaient épuisée. Elle n’avait pas tenu de conversation aussi longue avec une personne en chair et en os depuis le début de la crise. Skype, le téléphone, Messenger et Whatsapp demandaient un investissement émotionnel moindre : dans le meilleur des cas, on avait le son et l’image, mais le plus souvent c’étaient des messages écrits. On pouvait y répondre en sous-vêtements, en se curant le nez et en chantant du Patrick Sébastien, la conversation restait fluide. Ce soir-là, en revanche, même dans la pénombre du toit, il fallait se tenir. Un effort particulièrement éprouvant à cette



heure avancée. Sana ne se rendit pas compte de l'instant de flottement de son interlocutrice, et poursuivit :

– Dans certaines conditions, on sait qu'il est possible de modifier l'état d'une particule élémentaire – par exemple d'un photon – et que cette modification... affecte un autre photon ! Même s'ils sont à des kilomètres de distance l'un de l'autre ! Tu imagines un peu ? Admettons qu'on détruise ce photon. Et bien l'autre photon, même à l'autre bout de la planète, pourrait être détruit au même moment. Tu sais ce que ça signifie ?

Zoé, malgré elle, commençait à prêter attention à Sana.

– Que... Que l'on peut envoyer de l'information instantanément ?

– Oui, déjà. Mais ça va plus loin que ça.

La professeure ménageait son suspens. Elle laissa Zoé se creuser la tête. Voyant que la jeune femme séchait, elle déclara :

– Que tout est connecté.

Elle sourit, satisfaite. Zoé soupira de fatigue. Elle ne savait pas quoi faire de cette information. Un chat au pelage fournit passa près d'elles sans même leur accorder un regard. Il sauta agilement sur le rebord d'une cheminée, s'étira, puis s'allongea en repliant les pattes sous son corps.

– Tu comprends où je veux en venir ?, demanda Sana.

– Pas du tout, et je commence à avoir froid.

La jeune archéologue secoua son thermos. Il était vide. Sana ne se démonta pas.

– Dans ton livre, quand tu analyses les crises du passé, tu ne te contentes pas de faire une comparaison entre les différents contextes. Tu utilises des éléments matériels à ta disposition – architecture, art, science – et tu y trouves des points communs. Tu vas même jusqu'à comparer la disparition de Neandertal avec la Première Guerre Mondiale !

– Oui, ça m'a causé pas mal de problème, concéda Zoé avec amertume.

– Tu as mené des études sur le terrain, tu as analysé des centaines et des centaines de cas, et engrangé une quantité de données... phénoménale. Ton livre aurait pu révolutionner notre façon de penser et pourtant...

– Pourtant, on m'a dit que ma pensée était « trop disruptive » et que « les process n'étaient pas clairs », merci la start-up nation. Je pense que le plus gros

problème de mon travail, c'est ce qu'il sous-entend : qu'en somme, toute l'Histoire est jalonnée de crises – guerres, épidémies, crash boursiers – et qu'on peut toutes les expliquer en utilisant une grille d'analyse toute simple. Et comme en appliquant cette grille, toutes les crises se ressemblent, on m'a taxée de déterministe. Ce qui est fou c'est qu'ils oublient l'essentiel de ce travail : la conclusion.

Sana acquiesça, sortit une petite lampe de poche et éclaira le livre. Elle tourna rapidement les pages, s'arrêta sur l'une d'entre elle, chercha la ligne du doigt, et lut à haute voix :

– « En somme, ce que ce travail apporte est moins une grille explicative qu'une interrogation profonde sur la nature des crises futures. Nous avons trouvé des éléments communs, nous avons déterminé ce qui explique que les guerres et les épidémies d'hier ne sont finalement pas si différentes les unes des autres. Nous avons même pu prouver qu'il existe une cyclicité temporelle, régulière, dans ces événements tragiques. Mais il nous manque l'essentiel, il nous manque...

– ...le vecteur », compléta Zoé de mémoire. « Le vecteur qui relie tous ces événements, pourtant à des décennies les uns des autres. Est-ce une force ? Une énergie ? Un mécanisme ? Et, surtout, comment faire de ce vecteur...

– ...notre allié pour les crises futures », conclut Sana.

Elle referma le livre, satisfaite. Zoé frissonna. Les cloches de l'église de Jules Joffrin sonnèrent trois heures.

– Tu vois désormais à quel point ton travail et le mien se ressemblent ? Les physiciens quantiques ont démontré qu'un photon A et B peuvent être intriqués. Nous autres, programmeurs quantiques, avons développé des ordinateurs quantiques capables de... de choses formidables... Je te montrerai. Et toi, Zoé Chenant, tu as bâti une théorie qui relie tous les événements de l'Histoire de l'Humanité.

– Qui *pourrait* relier. D'abord, je n'ai trouvé que des éléments qui permettent de penser qu'il y a un lien. Et encore une fois, je n'ai pas trouvé le plus important.

– Le lien.

Zoé hocha la tête, dépitée. Depuis la publication des résultats de ses travaux, elle avait passé des mois à le chercher, ce lien, à essayer de comprendre

ce qui connectait toutes les plus grandes crises passées. Peut être plus que les crises, d'ailleurs, mais les crises avaient généralement un tel impact sur le cours de l'Histoire qu'elles facilitaient la lecture. Un peu comme des supernovas, extrêmement brillantes, et donc plus faciles à étudier. Pour l'instant, son travail ne donnait rien, et elle se sentait inutile face à la pandémie en cours. Sana, se rassit en conservant une distance d'un mètre.

– Zoé, je te propose de t'aider à trouver le lien.

La jeune femme se tourna vers la professeure.

– Comment ?

– J'ai une équipe qui travaille activement sur la question de l'intrication quantique. Nous avons fait des découvertes intéressantes. Je te propose de nous rejoindre.

– Pourquoi pas... Mais ça devra attendre la fin du confinement, j'imagine.

– Non, nous pouvons partir dès maintenant.

– Hein ?!, s'exclama de surprise Zoé. Et les patrouilles ? Le couvre-feu ? Le virus ?

Sana se leva et fit jouer les articulations de son cou. Le chat ouvrit un œil, méfiant.

– Nous avons l'opportunité de trouver l'élément manquant de notre équation, Zoé. Pas n'importe quelle équation : celle qui va nous permettre de reprendre en main notre avenir. De nous extirper du cycle des crises. De sortir à nouveau dans la rue. De nous échapper.

Elle avança en direction de la trappe.

– Es-tu des nôtres ?<sup>2</sup>

Zoé se retint de se gratter nerveusement le visage. Elle n'avait qu'une envie, c'était de rentrer chez elle et de dormir. Sana descendait déjà les échelons de la trappe. La jeune archéologue bailla à nouveau. Elle songea qu'après tout, elle n'avait rien de prévu le lendemain, et qu'elle pourrait dormir un peu plus le matin et travailler un peu plus tard le soir. L'avantage du télétravail. Et puis elle avait vraiment envie d'en savoir plus sur le Lien. Zoé avait décidé d'y mettre un « L » majuscule. Il n'était pas question d'un « lien » ordinaire. On ne parlait

---

<sup>2</sup> Sondage épisode 2 : 64% accepter mais passer récupérer des affaires d'abord, 16% refuser, 14% questionner davantage, 6% accepter et se rendre immédiatement au laboratoire (résultats visibles par tous)

pas d'un lien internet, d'un lien relationnel entre deux personnes, ou d'un simple lien logique entre cause et effet. On parlait du Lien, avec un grand L, entre tous les événements qui avaient jalonné l'Histoire, un fil immense, insaisissable, jamais observé. Une corde sur laquelle nous pourrions tirer, d'une manière ou d'une autre, pour faire de demain un jour meilleur qu'hier et aujourd'hui.

Elle attrapa son thermos et rejoignit Sana à l'étage en dessous.

– Attends, je viens !

– Formidable !, s'exclama Sana avec satisfaction.

– Il faut juste que je passe prendre deux ou trois affaires chez moi.

Elles redescendirent les étages jusqu'au pallier de Zoé. Cette dernière pénétra dans son petit studio, ressortit son vieil Eastpak, puis s'interrompit brusquement.

– De quoi j'ai besoin ?

Sana haussa les épaules, ferma la porte derrière-elle et alla jeter un œil aux livres mal rangés qui penchaient sur une étagère.

– Bon, disons... Mon chargeur... Portefeuille... De quoi me couvrir... Eau, lunettes, gel hydroalcoolique... Quoi d'autre ?

– Ton matériel d'archéologue ?, suggéra Sana.

– Je n'ai pas de *matériel* d'archéologue. Si tu veux parler des outils, ils appartenaient à mon laboratoire de recherche quand j'étais doctorante. J'ai juste mon ordinateur. Oh et l'attestation pour se déplacer !

– Pas besoin.

– Quoi ? Comment ça « pas besoin » ?

– On se déplace dehors, de nuit, en plein couvre-feu. Tu te doutes bien que l'attestation « activité sportive » risque de laisser les policiers dubitatifs.

– Alors... Comment on...

– Comment on rejoint le labo ?, compléta Sana. D'abord, le labo n'est pas très loin : on l'a installé vers le canal de l'Ourcq. Et puis on va y aller d'une manière discrète et rapide...

Zoé se tourna vers elle, intriguée.

– A Velib !, s'exclama Sana en riant.

– Attends, tu proposes de rejoindre le laboratoire de nuit, à vélo, alors qu’il y a des patrouilles à tous les coins de rues et un virus qui se balade dans la nature ?

– Tu vois d’autre solution ?

– Ne pas sortir ?, s’esclaffa Zoé.

La professeure de programmation quantique leva les bras d’impatience.

– Et bien ne vient pas, alors, Zoé ! Je t’ai donné la chance de participer à un travail de recherche qui défie notre conception du monde, et qui pourrait résoudre toute la crise que nous traversons, et toi tu boudes parce qu’il faut donner trois coups de pédales ! Si je te dis que je m’occupe de la police et des militaires, ça te convient comme ça ?

Zoé enfila son sac à dos sur les épaules et se lava vigoureusement les mains dans l’évier.

– Tu as une dérogation particulière ?, s’enquit-elle.

– J’ai mieux, répondit Sana d’un air énigmatique en sortant de l’appartement.

– C’est quoi « mieux » ?, lança Zoé en baissant la voix pour ne pas réveiller les voisins. Hein ? Est-ce qu’on peut laisser tomber le côté mystérieux et se dire les choses clairement ? Allo ?

Sana dévalait déjà les marches pour sortir du bâtiment. Zoé allait la rejoindre, se ravisa, se précipita vers sa table de chevet, attrapa son passe pour les transports, et sortit en fermant délicatement la porte derrière elle. Sana l’attendait au pied de l’immeuble. Elles se dirigèrent vers la borne où les vélos en libre-service étaient attachés. Cette marche nocturne, au milieu d’une rue endormie, avait quelque chose de grisant. « Nous sommes complètement folles », se dit Zoé, « toute cette histoire n’a aucun sens ». Elle n’eut pas le temps de tergiverser davantage, sa comparse la pressa :

– Il faut qu’on se bouge.

La professeure jeta un œil à l’heure sur son téléphone et eu l’air préoccupée.

– Trois heures vingt-cinq. Si nous étions parties directement, nous serions déjà en route. Dépêchons nous.

Elles déverrouillèrent chacune un vélo, couvrirent les phares avec leurs écharpes, et s'élancèrent plein Est dans la nuit parisienne. Les boulevards silencieux, les ruelles désertes, les stations de métros éteintes, les rideaux baissés des commerces... On avait mis la vie sur pause et oublié de la relancer. Derrière les fenêtres, Zoé apercevait parfois un écran de télé ou une veilleuse allumée. Les gens étaient là, tout près. Séparés par des murs, mais si proches les uns des autres. Connectés, malgré eux, à des voisins à qui ils n'adressaient d'ordinaire pas la parole. En début de soirée, à la même heure, à la même minute, ils se levaient de leurs canapés comme un seul homme et une seule femme, ouvraient leurs fenêtres ; ils avançaient sur les balcons, les terrasses, se collaient aux rambardes, et les façades avaient soudain des dizaines et des dizaines de bras. Ils applaudissaient alors à tout rompre. Ils applaudissaient les autres, ceux qui étaient au front, mais ils s'applaudissaient aussi eux-mêmes, d'avoir tenu un jour de plus. Le silence se faisait petit, tout petit, il se blottissait dans un coin, cet être ridicule et sans substance. On arrachait une minute par jour au confinement et au désespoir. Tout en pédalant, Zoé songeait à cet instant singulier qu'elle attendait chaque soir avec impatience.

Sana freina brusquement devant elle. Ses freins firent un bruit atroce. Elles se trouvaient tout près du pont qui enjambait les voies ferrées, entre Marx Dormoy et le quartier des Flandres. Zoé s'arrêta à sa hauteur.

– C'est bien ce que je craignais, nous avons trop tardé. Une patrouille.

Zoé plissa les yeux et vit, de l'autre côté du pont, des phares avancer.

– Demi-tour, la pressa Zoé.

– Non, une autre nous barre la route derrière nous.

– Comment le sais...

– Pas le temps de t'expliquer, la coupa Sana.

La patrouille allait s'engager sur le pont et avançait à rythme soutenu. Sana se mit à fouiller fébrilement dans son sac à dos.

– Qu'est-ce que tu fais ?, s'agaça Zoé. Il faut qu'on file par une ruelle...

Elle tourna la tête à gauche et à droite, cherchant une rue où elles pourraient se réfugier. Mais contre toute attente, la patrouille cessa subitement d'avancer.

– Tiens ? Ils se sont arrêtés ?

– Oui, contournons le pont et faisons un détour par Stalingrad, proposa Sana en rangeant un objet dans son sac à dos.

Zoé fronça les sourcils. Elle regarda en direction du pont. Un léger bourdonnement faisait vibrer les lampes. La patrouille, de l'autre côté, n'avait toujours pas bougé. Qu'est-ce qui la retenait ainsi ? Pourquoi s'était-elle arrêtée subitement ? Peut-être la chance leur souriait-elle, après tout. D'un coup de pédale, Sana s'éloigna. Zoé s'empressa de la rattraper et elles poursuivirent leur trajet en direction du canal. Lorsqu'elles l'atteignirent, elles remontèrent jusqu'à un bâtiment qui évoquait une ancienne usine. Elles déposèrent leur vélo sur une borne et se dirigèrent vers le bâtiment.

– C'est une ancienne usine, expliqua Sana. Elle a servi un temps de hangar pour les bateaux de plaisance du canal. Une partie a été rachetée par une brasserie, et l'autre est restée officiellement à l'abandon. C'est là que se trouve notre labo. Le bruit de la brasserie couvre le nôtre.

Sana avança jusqu'à une porte latérale et fit glisser un passe électromagnétique dans une encoche. Un « bip » retentit et la porte s'ouvrit.

– Pourquoi vous cacher ?, demanda Zoé.

– Parce que nos travaux sont un peu trop... novateurs ! Très exploratoires en tout cas. Probablement questionnables sur certains aspects éthiques.

Elles avancèrent jusqu'à un escalier exigü qui les mena aux sous-sol.

– J'ai oublié de préciser que nous occupons la partie souterraine du bâtiment.

– C'est si secret que ça ?

Elles venaient d'arriver devant une nouvelle porte. Sana s'arrêta et se tourna vers Zoé.

– Tu n'as pas idée.

La professeure bipa à nouveau son badge, et elles pénétrèrent dans une salle à la luminosité très vive. La pièce, assez vaste, était remplie d'ordinateurs et de serveurs, et une multitude de câbles couraient au sol. Ils devaient se situer juste sous le niveau du canal, car une baie vitrée donnait directement sur les eaux vertes. Il régnait une chaleur étouffante malgré la climatisation. Une dizaine de programmeurs travaillaient en silence, casques aux oreilles.

– J’oubliais !, s’écria soudain Sana. Tu n’as pas eu de fièvre ou de toux ces derniers jours ?

– Non.

– Parfait, tu as du gel pour les mains à ta droite.

Zoé s’exécuta. Une agréable odeur de lasagnes flottait dans l’air ; une femme de petite taille à l’air boudeur passa avec une assiette tout droit sortie du micro-onde.

– Tiens !, s’exclama Sana. Voilà Julia, notre étudiante la plus prometteuse. Julia, je te présente Zoé. C’est elle qui va nous aider sur la connectivité historique.

Julia fit un signe de sa main libre et alla s’asseoir derrière son écran d’ordinateur.

– Désolée, elle est un peu grincheuse quand elle n’a pas mangé.

Julia entama son énorme part de lasagne en pianotant d’une main. Sana fit signe à Zoé de la suivre. Elles s’installèrent à une table dans un coin de la salle qui servait de cuisine.

– Café ?, proposa Sana.

– J’ai eu ma dose, merci.

Un homme d’une cinquantaine d’années, aux tempes grisonnantes, fit son apparition.

– Ah, et voilà Olivier. Olivier, voici Zoé, notre archéologue.

– Bonsoir Zoé, je ne vous serre pas la main !, dit-il en souriant.

– Olivier porte le projet avec moi depuis plusieurs années, expliqua Sana. C’est notre pont avec le ministère. Sans lui, nous n’aurions jamais obtenu de financements.

L’homme s’installa sur une chaise, tasse de café en mains.

– Lui as-tu tout expliqué ?, s’enquit-il.

– Pas encore, mais elle a eu un bref aperçu de ce dont nous étions capables.

– Comment ça ?

– J’ai... j’ai été obligée de lancer un protocole DSTQ3.

Olivier soupira, irrité.

– Tu n’en fais qu’à ta tête, Sana. Tu sais qu’on va nous le reprocher.



– Je n’avais pas le choix. Une patrouille nous venait dessus.

Zoé se racla la gorge pour manifester sa présence. La professeure s’empourpra et s’excusa :

– Pardon Zoé.

– Qu’est-ce qu’un protocole DT3 ?, demanda Zoé.

– DSTQ3, répondit Olivier, signifie « Distanciation Spatiale et Temporelle Quantique ». Le 3, on l’a mis là, je ne sais pas trop pourquoi...

– C’est la version du protocole, compléta Sana. Le DSTQ3 est un modèle expérimental qui a fait ses preuves.

Elle sortit l’objet qu’elle avait manipulé dans son sac, un peu plus tôt. On aurait dit une calculatrice grossière. « Il ressemble aux premières GameBoy », songea Zoé avec amusement.

– Ce protocole est lancé par cet objet.

– Et à quoi ça sert, concrètement ?

Olivier et Sana échangèrent un regard. Sana hocha imperceptiblement la tête.

– Cet objet permet, d’une certaine manière, d’arrêter le temps.

Zoé les regarda tour à tour, en attendant que l’un d’entre eux éclate de rire et explique que c’était une blague, mais il n’en fût rien. Ils se contentèrent d’observer sa réaction, avec leurs yeux fatigués et leurs cernes creusés. Le type de regard d’un médecin qui a l’habitude d’annoncer des maladies, qui attend la réaction, et qui prépare son argumentation pour calmer les peurs et les inquiétudes. Zoé le comprit : ils étaient habitués à expliquer l’impossible. Ce fût cet air sur leurs visages qui la convainquit que ce qu’ils racontaient était vrai. Constatant son mutisme, Olivier reprit :

– Enfin, « arrêter le temps » n’est pas tout à fait juste. Pour faire simple, on accélère notre vitesse individuelle, ce qui donne l’impression que les autres sont pratiquement à l’arrêt. Quand on utilise cet objet, tout un périmètre autour de nous se retrouve *accéléré*, à tel point que le reste du monde semble ne plus bouger.

Zoé resta silencieuse. Elle essayait de digérer l’information.

– Je t’ai parlé tout à l’heure du lien, rappela Sana. Le lien entre deux particules, par exemple. Et bien même sans avoir réussi à l’identifier clairement,

il nous est possible de le couper. C'est simple, et ça désynchronise les deux éléments.

Elle prit une feuille de papier à sa portée, et la brandit en direction de Zoé.

– Le papier, c'est notre dimension temporelle ordinaire : notre monde, quoi. La patrouille, tout à l'heure, était sur cette dimension. Et nous...

Elle attrapa une paire de ciseaux et découpa un cercle en son centre. Elle brandit cette fois le petit cercle de papier.

– Nous, nous étions au milieu de ce cercle. Le protocole, ce sont les ciseaux. Comme tu peux le voir, j'ai désormais un cercle de papier dans une main, et le reste de ma feuille dans l'autre. Le cercle, c'est un rayon de dix mètres autour de l'espèce de calculatrice qui nous sert à lancer le protocole DSTQ3. Comme tu peux le voir, ils ne sont plus connectés.

Sana déposa la page sur la table, puis envoya le cercle découpé comme un frisbee.

– La page, notre monde, est immobile. Le cercle est en mouvement. Pour ceux qui sont dans le cercle, le temps semble normal. Pour ceux qui sont sur la page, le cercle a disparu à une vitesse formidable. Voilà comment on procède. J'ai activé le protocole - un coup de ciseau - puis je l'ai désactivé une fois que nous avons déposés nos vélos à l'extérieur de ce bâtiment.

Zoé recula sur sa chaise et passa la main dans ses cheveux. Il y a encore deux heures, elle dormait encore paisiblement dans son lit.

– Je... Je..., bredouilla-t-elle.

– Ce protocole pose des questions éthiques : qui a le droit de l'utiliser ? Quand ? Et a-t-il des effets secondaires ?

Olivier acquiesça, abondant dans son sens. Sana poursuivit :

– Mais il n'est qu'un minuscule aspect de nos recherches ! Nous pouvons aller bien plus loin en faisant l'inverse ! Au lieu de distancer : rapprocher, fusionner, intriquer. Nous n'en sommes pas vraiment capables, pour l'instant. Nous ne pouvons que constater qu'il existe des particules intriquées. Des particules à Hawaï peuvent être intriquées avec des particules du cinéma du coin. Mieux : nous avons découvert, il y a quelques temps, que cette intrication pouvait être... temporelle. Entre des particules passés et futures, par exemple.

– A partir de là, ajouta Olivier, nous avons développé des outils aux capacités...

– Qu'est-ce que vous attendez de moi ?, finit par lâcher abruptement Zoé.

A nouveau, Sana et Olivier échangèrent un regard, ce qui eut pour effet de profondément agacer Zoé. Sana toussota, mal à l'aise, et précisa :

– Et bien à nous aider à trouver le Lien entre les particules.

– Mais je suis archéologue, bon sang, je cherche les liens entre les événements, pas entre des particules !

– Selon notre conception de la physique, les particules sont des événements, rétorqua Sana.

– Et pourquoi une archéologue ? Pourquoi pas... une économiste ?

– Parce que nous avons besoin de quelqu'un qui connaisse l'Histoire et qui parte sur le terrain.

– Quel terrain ?, demanda abruptement Zoé.

Sana adoucit sa voix et lui demanda :

– Avant de te répondre, il faut que tu nous dises... Dans tes recherches tu as abordé différentes époques, différentes sources, différents matériels... Quels sont tes sujets de prédilection ?<sup>3</sup>

– Et bien... J'ai toujours été passionnée par l'impact du climat et des phénomènes astronomiques sur les sociétés et les civilisations. Après, la disparition de l'Homme de Néandertal, l'effondrement de l'empire romain et l'épidémie de peste noire m'intéressent tout autant... Il n'est d'ailleurs pas impossible que le climat ait eu un impact direct sur ces différentes crises.

– Donc XIVe siècle, Ve siècle, et disons... -30.000 avant JC ? Tu es sûre que le climat a influencé ces crises ?

– "Sûre", non, répondit Zoé en réajustant ses lunettes, mais des chercheurs ont émis des hypothèses intéressantes à ce sujet.

– Et... pour le virus actuel ?

---

<sup>3</sup> Sondage épisode 3 : 38% des étoiles, des climats et des Hommes, 19% épidémie de Peste Noire, 17% disparition de Néandertal, 16% effondrement de l'Empire Romain, 6% la littérature, 4% la Première Guerre Mondiale (résultats visibles par tous)

– Je n’en sais rien, il y a sûrement des facteurs climatiques, mais impossible de le prouver. Le climat n’est qu’une porte d’entrée pour aller plus loin dans la compréhension des crises.

Sana se tourna vers Olivier.

– Trois périodes, ça peut le faire ?

– En termes de données, c’est bien. En termes de logistique, c’est ambitieux. Surtout pour Néandertal.

Il saisit sa tasse de café, et la but d’une seule traite en grimaçant : le liquide avait refroidi. Sana se passa la main dans les cheveux. Elle avait l’air soucieuse.

– De combien de temps disposons-nous ?, s’enquit-elle auprès d’Olivier.

Il regarda sa montre.

– Une heure ou deux, maximum. Il est déjà quatre heures.

Zoé ne comprenait toujours rien à l’échange, mais elle avait dépassé le stade de la colère et s’était résignée à les écouter en silence. Le vrombissement des ordinateurs, en trame de fond, avait quelque chose d’apaisant. Olivier prit une longue inspiration, et lâcha :

– On peut utiliser un protocole DSTQ3 pour gagner du temps, mais on ne va pas arranger notre cas.

– Combien ?

– Trois heures max. Au-delà, on risque de sérieux problèmes d’ordres physiques.

Sana se leva d’un bond et avança au centre de la pièce.

– S’il vous plaît !, s’exclama-t-elle. Lâchez vos écrans deux minutes !

Tous les programmeurs s’interrompirent et se tournèrent dans sa direction. Julia avait encore la bouche pleine de lasagnes.

– Bien. D’abord, je tiens à vous remercier d’être là ce soir. Travailler de nuit n’est pas facile, j’en ai conscience.

Un murmure d’approbation parcourut la salle.

– Maintenant écoutez : le temps nous est compté. Nous avons reçu l’ordre, avant-hier, de cesser toutes nos recherches. Selon le ministère, la pandémie actuelle rend notre travail secondaire. Mais ce n’est pas tout : nous avons eu la confirmation, avec Olivier, que nos financements vont nous être retirés et notre matériel confisqué.

Le murmure se transforma en brouhaha. Tout ce travail pour rien ? Des centaines, des milliers d'heures à défier les lois de la physique pour s'entendre dire que l'on devait tout arrêter ?

– Vous avez raison, approuva Sana. Nous aussi, nous sommes déçus. Comprenez bien : ce n'est pas la qualité des recherches qui est remise en cause, bien au contraire. Nos travaux vont être repris... par le ministère de la défense.

Cette fois, plusieurs programmeurs se levèrent pour protester. La cacophonie rendait toute discussion impossible. Sana leva les mains en signe d'apaisement. Les discussions cessèrent aussitôt.

– Oui, je sais, c'est frustrant, mais on pouvait s'en douter. Tant que ça reste de la recherche fondamentale, tout le monde s'en fiche, mais dès qu'on trouve une application opérationnelle, tout le monde panique ! Tout ça pour vous dire que nous devons boucler notre programme de recherche... ce soir.

Un silence glacial accueillit ses propos. Julia se leva et s'écria :

– Quoi ? Mais c'est n'importe quoi ! C'est tout juste si le prototype fonctionne !

– Quel prototype ?, demanda Zoé.

– Il doit fonctionner, confirma Olivier. Nous vous donnons quatre heures pour le prouver et récupérer les données qui nous permettront de trouver le Lien. Nous lançons un protocole temporel dans une heure pour gagner du temps. Nous devrions avoir une visite de l'armée d'ici le lever du jour.

– Et qui va plonger ?, s'enquit Julia.

Sana posa une main sur l'épaule de Zoé. Tous les regards convergèrent vers elle. La jeune femme s'écarta brusquement :

– Ah non-non-non, Zoé elle "plonge" nulle part ! Surtout pas quand elle sait pas dans quoi elle s'engage ! J'ai jamais fait d'archéologie sous-marine, moi, et je compte pas commencer ce soir ! Et cette histoire de prototype... C'est censé me rassurer, ça ? Donc Zoé, elle a été assez patiente jusque là, elle en a marre de rien piger à votre recherche mystérieuse – tellement mystérieuse qu'on vient la chercher en pleine nuit pour traverser Paris à vélo.

Elle fit une pause, cherchant ses mots.

– Je suis épuisée, avoua-t-elle, et je n’ai pas *du tout* envie de me mettre le ministère de la défense à dos. J’ai déjà assez de problèmes avec d’autres ministères pour ne pas *en plus* me farcir celui de la défense.

Un silence gêné accueillit ses propos. Zoé comprit qu’ils n’avaient pas d’autres choix. Si elle refusait, tout le travail du laboratoire tombait à l’eau. Elle soupira d’agacement en se pinçant l’arrête du nez, et grommela :

– Où est-ce que vous voulez m’envoyer, à la fin ?

Sana ne put contenir un sourire nerveux.

– Et bien, je croyais que tu l’avais compris.

– Nous t’envoyons dans le passé, compléta simplement Olivier.

\*\*\*\*

– Je n’arrive toujours pas à y croire, marmonna Zoé.

Elle était confortablement installée dans un fauteuil bardé de câbles. Le fauteuil se trouvait dans une petite pièce adjacente remplie de consoles et de serveurs. Sana, Olivier, et deux autres programmeurs se tenaient derrière une vitre blindée. Julia, assise non loin de Zoé, pianotait des commandes sur un ordinateur au look rétro.

– Ça va faire mal ?, demanda Zoé.

Julia haussa les épaules.

– A priori, non. La *matrice* fonctionne bien, le code est stable. Toute l’équipe sera sur le pont tout au long de tes traversées.

– La *matrice* ?

– Un simple clin d’œil au film *Matrix*, précisa Julia. Dans les faits, ça n’a rien à voir.

La pièce se mit à vibrer doucement. Sana rejoignit Zoé et posa la main sur son épaule.

– Bien. Est-ce que tu te sens prête ?

– Non, surtout pas après m’avoir fait signer la paperasse qui vous décharge de toute responsabilité...

– Je peux comprendre, concéda la professeure, mais ce sont de simples précautions. Tu peux encore renoncer si tu le souhaites.

Zoé se mordit la lèvre inférieure. Durant la dernière demi-heure, on lui avait expliqué précisément le fonctionnement de l'engin. Il scannait son corps, lentement, et le retranscrivait en code. Puis, il cherchait un « pont temporel », une connexion entre des particules du présent et des particules de l'époque souhaitée. On faisait passer un courant électrique puissant pour transformer ce pont en tunnel, et on y injectait le code de la personne souhaitant voyager. Un « désarticuleur quantique », grande invention et fierté de Sana, « effaçait » le corps de la personne dans le présent et « l'imprimait » dans le passé. En somme, c'était l'équivalent du couper-coller informatique... avec un corps humain. Zoé était à la fois terrorisée et fascinée.

– Non, dit-elle d'une voix mal assurée, on continue.

Sana sourit, soulagée.

– Bien, reprit-elle. L'objectif est de trouver le Lien et de le comprendre. Qu'est-ce qui relie toutes les crises, tous les événements importants de notre Histoire ? Toutes les données que tu pourras ramener seront bonnes à prendre. Commence par ce qui t'intéresse : l'impact du climat et des phénomènes astronomiques sur nos civilisations. Le Lien n'est pas là, mais c'est un début, j'en suis certaine.

– D'accord.

– Prends des notes, des photos, fais des croquis... As-tu de la batterie sur ton téléphone ?

– Oui, j'ai eu le temps d'attraper deux batteries portables avant de filer. Est-ce que tout ça... voyagera avec moi ?

– Bien sûr, la rassura Sana, et ça te servira de lampe et d'appareil photo. Mais tu te doutes que tu ne pourras pas nous passer de coup de fil, une fois là-bas. Tu en auras surtout besoin au retour...

– Comment ça ? Pourquoi j'aurais besoin de mon téléphone au retour ?

– Julia va t'expliquer comment tout cela fonctionne, éluda la professeure. Le temps nous est compté. Nous pouvons grappiller deux ou trois heures, max. Chaque minute que tu passes là-bas, c'est une minute ici. Va à l'essentiel et fais confiance à ton intuition.

Elle retira la main de l'épaule de Zoé, puis s'éloigna. Julia fit rouler sa chaise de bureau et s'approcha de Zoé. Elle avait quitté sa moue boudeuse et affichait désormais un air faussement nonchalant. L'agitation de ses jambes trahissait son anxiété.

– Bon, dit Julia. Je vais être ton seul relai avec notre époque. Écoute-moi attentivement et tout va bien se passer. Tiens, tu sais quoi ? Prends des notes.

Zoé avait son sac à dos sur les genoux. Elle acquiesça vivement en dézipant une des poches, et en sortit un carnet et un stylo.

– Tu vas faire trois plongeurs. Un par époque. A chaque fois, tu auras une heure et demie sur place, maximum.

– C'est court, regretta Zoé.

– C'est nécessaire ! Tu n'as pas idée de la quantité d'énergie que bouffe cette machine. Trois plongeurs, une heure et demie par plongeur, c'est tout.

D'une impulsion, Julia fit rouler sa chaise jusqu'à son bureau, saisit un ordinateur portable et revint se placer à côté de Zoé.

– Quand tu « plonges », tu atterris dans le passé. Pour le lieu, difficile d'être très précis... Ce sera sûrement à l'extérieur d'une ville, de nuit. Peu importe l'endroit où tu apparaitras - à côté d'un arbre, derrière une grange, sur une colline, dans une forêt... Tu dois absolument prendre des photos du lieu d'arrivée. A mesure que tu t'en éloignes, tous les cinq mètres, tu te retournes, et tu prends une photo du chemin. Prends des notes, si tu préfères. Tant pis si tu perds dix minutes de ton temps, tu ne dois surtout pas oublier ton lieu d'arrivée. Jamais, d'accord ?

Zoé hocha la tête en déglutissant difficilement. Elle contenait comme elle le pouvait les tremblements qui agitaient ses membres.

– Le lieu d'arrivée est ton seul moyen de revenir, poursuivit Julia. C'est là que le plongeur se fait, dans les deux sens. Si tu le perds, tu ne rentres pas. Tiens, prends-ça.

Julia lui tendit une oreillette.

– Tu ne pourras communiquer avec moi que depuis cet endroit. J'insiste, ne te perds surtout pas au retour. Dernière chose : les gens, là-bas, ne pourront pas te voir. On ne sait pas vraiment pourquoi... On peut plonger dans le passé pour l'observer, mais toute intervention de notre part est impossible. Ça créerait un paradoxe temporel.



Julia se massa la tempe d'une main en pianotant sur son ordinateur de l'autre.

– En gros, ton corps disparaît d'ici temporairement. Il réapparaît là-bas, mais personne ne peut te voir ni t'entendre. Rien ne te touche. Tu ne peux pas ramener d'objets de l'époque, ni de plantes, ni de spécialités culinaires locales, et – heureusement – pas de maladie. On a assez à faire avec le Covid-19, on se passera de la « Peste Noire-1348 ».

Julia lâcha un bref éclat de rire nerveux. Lorsqu'elle fût calmée, elle secoua la tête doucement et conclut :

– Quand une heure se sera écoulée, reviens au point d'arrivée, éteins ton téléphone portable, contacte-moi, et je te ramène à la maison. Je peux m'assurer que tu reviennes entière, à la bonne époque, et éviter que tu ne réapparaisse à trois mètres du sol, mais je n'ai pas la puissance électrique nécessaire pour être ultra-précise. Tu atterriras donc quelque part dans Paris, dans un rayon d'un ou deux kilomètres autour du labo. Le retour chahute un peu, tu verras. L'oreillette grille au retour, comme tout appareil électrique allumé. C'est donc hyper important que tu éteignes ton téléphone *avant* de rentrer, si tu veux pouvoir nous appeler pour nous dire où tu te trouves. Ok ?

Zoé prenait des notes à toute vitesse, en essayant de bien mettre en ordre toutes les étapes. Quand elle eut fini, Julia lui demanda si elle était prête. Zoé soupira :

– Oui... Allons-y.

La programmeuse roula à nouveau vers son bureau et pianota quelque chose sur son clavier. Le fauteuil dans lequel Zoé était installée s'inclina. Elle se retrouva allongée sur le dos. Un compartiment s'ouvrit dans un mur et le fauteuil s'y dirigea. Zoé se retrouva dans une capsule qui évoquait un appareil d'IRM.

– Zoé, fixe ton oreillette s'il te plait.

Zoé s'exécuta. La voix de Julia résonna dans son oreille gauche.

– J'anticipe ta remarque : sans grande surprise, ça ressemble méchamment à un IRM.

Zoé ferma les yeux. Elle essayait de calmer sa respiration, mais elle ressentait des picotements sur la peau. « C'est dans ta tête », se dit-elle, « donc

arrête de paniquer, tu ne peux plus reculer désormais ». La voix de Julia, dans l'oreillette, fredonnait l'air d'une chanson à la mode.

– Génial !, ironisa Zoé, je vais l'avoir en tête tout le trajet. Désespérant de se dire que le premier voyage temporel sera rythmé par cette musique.

– Et bien voilà !, s'exclama de satisfaction Julia. On finit par se détendre, hein ? Parlons *business* : ton premier plongeon sera le moins lointain. On t'envoie en pleine Peste Noire – c'est la maison qui offre. Est-ce que tu sais exactement où t'envoyer et en quelle année ?

Zoé se creusa la tête, en essayant de se remémorer les archives qu'elle avait étudiées. Fallait-il y aller avant l'épidémie ? Pendant ? Après ? Dans quelle ville, quel pays ?

Son choix fût vite fait.<sup>4</sup>

## Chapitre 2 – Le chevalier noir

L'air glacial venait tout droit de la montagne Sainte-Marie, que les moins pieux appelaient montagne de *Lura*, et les peureux « montagne maudite » ; car en quelques décennies, les villages de la montagne s'étaient vidés. C'était un vent anormal, un vent venu du nord, dans des terres où, d'ordinaire, il soufflait d'ouest ou du sud. Les mauvaises langues disaient que c'était l'évêque de Sisteron, Rostan Ier, qui essayait de faire vaciller le clocher de la fière concathédrale. Quoiqu'il en soit, les enfants du pays ne pouvaient s'y tromper : ce vent-là, qui avait apporté de la neige avec lui, n'aurait jamais dû retomber sur le pays de Forcalquier en plein mois de juillet.

Dans les bois provençaux, autrefois peuplés de brigands de tout poil, ne subsistait que le silence. Les bandits de grand chemin avaient déserté les routes, fauchés comme tous par la maladie, le froid et la disette. Certains étaient partis faire fortune au Royaume de France, où l'on disait que le roi embauchait des mercenaires pour guerroyer contre Édouard III. On ne savait pas encore, à

---

<sup>4</sup> Sondage épisode 4 : 43% Forcalquier (Provence, Royaume de Naples) été 1348 ; 30% Tunis (Tunisie, Sultanat Hafside) été 1378 ; 16% Reykjavik (Islande, Union de Kalmar) hiver 1402 ; 11% Pen y Fan (Principauté de Galles, Royaume d'Angleterre) hiver 1349 (résultats visibles par tous)

l'époque, que la guerre durerait Cent Ans, que la maladie persisterait quatre cent de plus, et qu'il ferait froid jusqu'au crépuscule du XIXe siècle. Ce que l'on savait, en revanche, c'est que l'épidémie venue de l'est avait ravagé les villes et les campagnes. Les terres du pape n'y avaient pas coupé. Dès janvier, la ville d'Avignon, carrefour du monde chrétien, avait connu ses premières victimes, et les cardinaux du pape s'étaient réfugiés à la campagne.

Les sabots du cheval s'enfonçaient dans la fine couche de neige recouvrant le sentier. Le chevalier en armes et sa monture avaient traversé la cité papale, puis mit le cap directement sur le plateau d'Albion. Les rares auberges où l'on accueillait encore des voyageurs servaient de la bouillie informe et du pain de seigle. En d'autres temps, un noble chevalier comme lui aurait pris cette nourriture comme une insulte. Mais en d'autres temps, il n'aurait probablement pas fait halte dans ces auberges sordides où les matelas de paille étaient remplis de vermine.

Le cheval avançait au pas, tandis que la nuit tombait. Le chevalier ne semblait pas inquiet par la nuit, ses loups et les fantômes qui hantaient les sous-bois. Lorsqu'il passait près des quelques maisons qui bordaient le chemin, les braves gens le regardaient passer sans mot dire. Son allure impressionnait. Il portait un bouclier noir, sans armoiries, celui des mercenaires. Mais la qualité de son armure et de sa monture ne laissait aucun doute : ce n'était pas un simple mercenaire, c'était un noble qui revenait des combats. Il voyageait en armure, de manière à décourager les éventuels coupe-jarrets. Le port du heaume étant particulièrement inconfortable, il le laissait pendre à ses côtés. A la place, il recouvrait sa tête d'une capuche noire qui lui donnait un air lugubre lorsque la luminosité chutait.

Enveloppé dans sa large cape, on ne pouvait apercevoir les stigmates de la guerre sur sa cotte-de-plaques, là où les épées anglaises avaient essayé de se frayer un chemin jusqu'à la chair. Seules les déchirures sur le cuir de ses gantelets illustraient la violence des combats. L'épée qu'il portait à la taille était par ailleurs de fort belle facture.

Voilà donc l'homme avançant fièrement sur le sentier : un noble qui combattait sans les insignes de sa famille, et dont l'équipement avait perdu de sa superbe. Un noble que l'on n'invitait plus dans les châteaux et les places fortes. Un noble qui se mêlait à la populace et ne craignait pas la mort : ni les épées, ni la maladie, ni les bêtes féroces des contrées sauvages de ce pays.

Le soleil avait disparu derrière les plateaux lorsque le chevalier arriva en vue de Forcalquier. Les flambeaux du chemin de ronde, sur les remparts, avaient déjà été allumés. Il se trouvait encore à une demi-lieue de la porte principale, et pourtant il trouva la ville bien triste. Il en gardait le souvenir d'une ville pleine de vie, abritant pas moins de quatre mille âmes. Autrefois, le soir couchant, la campagne avoisinante et ses terres fertiles s'allumaient à la lueur des mesures des paysans et des rondes des gardes. Mais la campagne s'était éteinte et seule la ville fortifiée brillait encore. Le couvent des franciscains, construit au siècle précédent, avait lui aussi disparu dans l'ombre de la nuit qui progressait.

Le chevalier ne se trouvait plus qu'à quelques encablures des remparts lorsqu'il tira sur la bride de son cheval qui s'arrêta aussitôt et fit demi-tour. Il huma l'air froid, retira lentement son capuchon, et scruta le chemin, derrière lui. La visibilité avait chuté. Pendant un instant encore, il ne dit rien. Puis, d'une voix calme et grave, il déclara :

– Je sais que vous êtes là.

\*\*\*

Une chute vertigineuse. Ce fut la sensation que ressentit Zoé au cours de son plongeon de sept cent ans. Ce ne fut pas une expérience plaisante. Elle perdit subitement la vue, l'ouïe, et l'odorat, tandis que des démangeaisons terribles s'emparaient de son corps. Elle ne pouvait plus respirer ni bouger. Elle eut ensuite la sensation de tomber, de plus en plus vite. Avec son oreille interne déboussolée vint la nausée. Son estomac remonta ; où était-il l'estomac ? Où était la tête, où étaient les jambes ? Et, enfin, comme une libération, le déchirement du temps : le son revint d'un coup, la lumière aveuglante lui fit plisser les yeux, et une odeur de sous-bois vint effleurer ses narines.

Zoé réapparut debout. Prise d'un vertige, elle tituba légèrement, s'apprêta à vomir, se ravisa. Elle prit une longue inspiration d'air froid et pur. Dans son oreillette, la voix de Julia chargée d'inquiétude, répétait :

– Allô Zoé ? Zoé est-ce que tu m'entends ? Si tu m'entends, réponds s'il-te-plait.

Le son était parasité par des crépitements, comme une vieille ligne téléphonique. Zoé finit par lâcher :

– Je t'entends. Je reprends juste mon souffle.

Des cris de joie retentirent depuis le futur. Ou le présent ? Elle ne savait plus. Depuis 2020, en tout cas.

– On est tous très heureux de voir que tout s’est bien passé.

– C’était horrible, rétorqua Zoé. Véritablement horrible. J’ai senti mon corps se déliter et se reformer. Et tu me disais que le retour chahutait ? L’aller aussi !

– Oui, enfin... C’est un peu comme un saut à l’élastique, tu tombes brutalement, mais bizarrement ça reste « logique ». Lorsque tu remontes, ton cerveau est un peu... dérouté. Tu verras. Comment tu te sens ?

– J’ai mal au crâne.

– J’ai glissé du doliprane dans ton sac à dos, l’informa Julia. Si c’est trop pénible, prends-en un cachet. Est-ce que tu peux me décrire le lieu d’arrivée ?

La jeune archéologue observa pour la première fois l’environnement autour d’elle. Sa vue peinait à se stabiliser, une sorte de pulsation désagréable agitait les formes en périphérie de son champ de vision. Elle remarqua qu’elle avait atterri dans un bois essentiellement composé de chênes blancs. Une couverture nuageuse s’étendait jusqu’à l’ouest, où le soleil couchant avait réussi à percer.

– Je suis dans un sous-bois enneigé, dit-elle simplement.

Son souffle s’éleva dans l’air froid. Elle frissonna, et enfila la veste qu’elle avait pris soin de mettre dans son sac à dos avant de quitter l’appartement. Elle remarqua soudain qu’elle était enfoncée jusqu’aux chevilles dans une couche de neige, mais qu’elle ne laissait aucune trace.

– C’est bizarre, marmonna-t-elle. On dirait un bug.

– *C’est un bug !*, s’exclama Julia. Rien de tout cela n’est normal.

– Je sens le froid de la neige sur mes doigts, dit Zoé en s’accroupissant pour mettre les mains dans la neige, mais elle ne fond pas sur mes doigts.

– Tout a déjà eu lieu. Tu ne peux rien changer. Ce sont des règles que tu ne peux pas enfreindre. Tu ne peux qu’influer notre futur, à nous. Il y a aussi des règles de physique quantique qui font que tes mains sont dans la neige et en même temps n’y sont pas. Tu es dans le passé, et en même temps tu n’y es pas, puisque tu ne fais que le visiter. Tant qu’il n’y a pas un observateur extérieur qui tranche où tu te situes exactement, tu es entre les deux. On pourrait croire

que le laboratoire depuis lequel je te parle est un observateur : ce n'est pas le cas. Nous faisons pleinement partie de l'expérience.

– C'est un peu compliqué, avoua Zoé en se relevant.

– Surtout qu'on n'a pas le temps d'en discuter. File faire un tour, récupère des infos, et reviens à la maison. Prends bien en photo tout ce qu'il y a autour de toi pour retrouver le lieu.

– Reçu, chef !, plaisanta Zoé.

L'archéologue prit une longue inspiration et se concentra. Était-elle vraiment retournée dans le passé ? Elle ne pouvait y croire. Pourtant il y avait bien de la neige à ses pieds et des chênes qui, malgré le mois de juillet, n'avaient pas de feuilles. Le froid avait dû empêcher les pousses du printemps.

– Donc si les calculs sont bons... Ce serait l'été 1348 ?

– Tu as parlé de neige il me semble ?, demanda Julia dans son oreillette. C'est bizarre, on s'est peut être planté de six mois.

– Non, ce n'est pas tellement étonnant. On est au début de ce qu'on appelle le « Petit Âge Glaciaire », qui a duré du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Les températures mondiales ont brutalement chuté, modifiant le climat à l'échelle de la planète. Les récoltes furent mauvaises tout au long du siècle. Et comme je te le disais, on se demande si ce refroidissement n'a pas favorisé l'apparition de la peste en Chine. Elle aurait ensuite été transportée par des rongeurs, puis diffusée dans le monde entier via la route de la soie. Mais j'avoue que de la neige en Provence et en juillet... je n'avais lu ça nulle part. Comment être sûre que c'est la bonne époque ?

– Je ne sais pas, répondit Julia sur un ton irrité, va voir peut être ? Tu es déjà là depuis cinq bonnes minutes.

– Oui mais je...

Elle s'interrompt brusquement. Sur le chemin près duquel elle se trouvait, un chevalier en armes venait d'apparaître. Elle ne l'avait pas vu venir. Il montait un cheval à la robe grise et qui avançait au pas. L'homme portait un capuchon noir et un bouclier sans blason. Il passa très près de Zoé, qui retint son souffle, puis s'éloigna lentement sur le sentier. Lorsqu'il fût assez loin, Zoé lâcha un juron et s'exclama :

– Un chevalier ! Un vrai chevalier ! Je n'en crois pas mes yeux !

– Bien, répondit Julia, comme ça on est fixé. Tu es bien au Moyen-Âge.

Zoé enfila rapidement son sac à dos, réajusta ses lunettes, prit quelques photos du lieu d'arrivée et s'exclama :

– Je file, Julia. A tout à l'heure !

– Il te reste quarante-neuf minutes, Zoé, ne traîne pas. Et prends... photos du...

La communication fût coupée lorsque Zoé s'éloigna sur le chemin à la suite du chevalier. Elle prit consciencieusement des photos de la route. L'archéologue, émerveillée, finit par rattraper le chevalier tandis qu'il approchait de la cité de Forcalquier. Les flambeaux de la ville médiévale, que l'on venait d'allumer, scintillaient. Sur sa droite, elle repéra une mesure habitée : de la fumée s'échappait paresseusement de la cheminée. Peut-être serait-ce un bon endroit pour mener son enquête ? Elle se retourna, et constata avec satisfaction que seules les traces des sabots du cheval subsistaient dans la neige. Lorsqu'elle se tourna à nouveau vers l'avant, elle eut la surprise de constater que le chevalier s'était arrêté et scrutait la pénombre dans sa direction. Elle ne put détailler son visage, car la luminosité avait baissé.

– Je sais que vous êtes là, déclara soudain le chevalier d'une voix grave.

La jeune femme de figea de stupeur. Elle songea un instant à rebrousser chemin en courant, mais elle se dit que le cheval la rattraperait sans effort. Et quelque chose dans le regard perdu du chevalier la retint. Il ne la voyait pas, c'était certain. Il regardait au travers d'elle. Le cheval fit un pas dans sa direction, et son maître répéta :

– Je sais que vous êtes là, quelque part. Vous me suivez. Je n'ai pas besoin de vous voir, de vous entendre ou de vous toucher pour le savoir. Êtes-vous un envoyé du Seigneur ou du Malin ? Ou simplement l'âme d'un pauvre bougre que le fléau a emporté ?

Le cheval s'avança encore en peu en direction de Zoé.

– Je n'ai pas peur des fantômes et des esprits, reprit le chevalier. J'ai guerroyé loin de chez moi pour des seigneurs aux armoiries qui m'étaient inconnues. J'ai pourfendu les anglois, pour la gloire de mon nom ; pour une exclamation particulière dans la bouche des gens lorsque je le clame. Voilà ce que j'ai gagné. Un peu de bravoure pour redorer un blason sans couleur. Je n'ai

donc rien à perdre. S'il me faut dégainer l'épée contre un envoyé du Diable, je ne tremblerai pas.

Il fit une pause et mit la main sur la garde de son épée. Zoé ne bougeait toujours pas d'un cheveu.

– Mais je ne perçois aucune intention maligne de votre part. Vous ne m'avez l'air ni bon, ni mauvais, et si dans votre quête vous souhaitez m'accompagner, je n'y vois pas d'inconvénient. Sachez simplement que je ne suis riche que de nom. Un nom que la Provence a oublié : Perceval de Castellane.

Il se signa de la croix, et repartit tranquillement en direction de la ville. Zoé ne parvenait toujours pas à bouger, terrorisée. « On m'avait promis que je serais invisible, et voilà que la première personne que je croise me grille », se dit-elle, encore sous le choc. Le chevalier s'éloignait, et elle essayait de reprendre ses esprits. Fallait-il suivre Perceval de Castellane, avec tous les risques que cela impliquait ? Etait-il si pacifique, ce mercenaire sans armoiries qui pouvait la percevoir ?<sup>5</sup>

Zoé regarda en direction de la maison, puis celle du chevalier.

– Attendez-moi !, s'écria-t-elle, par réflexe.

Elle n'obtint bien entendu aucune réponse : il ne pouvait l'entendre. Elle courut pour le rattraper. Le cheval avait repris sa marche tranquille, elle n'eut donc aucun mal à le rejoindre et à marcher à sa hauteur de long du sentier. Elle observa avec attention, malgré la luminosité déclinante, les armes et la tenue du chevalier, pour déceler d'éventuelles erreurs que les archéologues et les historiens auraient pu faire. Mais elle ne répara rien d'anormal. Ils approchaient désormais de la ville.

– Forcalquier, grogna le chevalier. En six ans, tu as bien changé.

La cité était probablement la seule de toute la Provence orientée plein nord. Drôle d'idée, à vrai dire, que l'on expliquait mal. Mieux défendable, sans aucun doute. Le château avait été construit au sommet de la colline, solidement installé sur une roche calcaire d'où une source jaillissait. On disait que la ville ne manquerait jamais d'eau. Zoé et Perceval longèrent la cathédrale, dont deux

---

<sup>5</sup> Sondage épisode 5 : 80% Suivre Perceval de Castellane ; 20% aller enquêter du côté de la maison éclairée près du sentier ; 0% Retourner sur ses pas et raconter la scène à Julia



façades prolongeaient les remparts. Des meurtrières y avaient été percées et donnaient au bâtiment un air singulier.

Zoé, voyant la grande porte approcher, s'inquiéta d'être repérée par les gardes. Elle leva le menton vers le chevalier, et s'écria :

– Hé ! Ho ! Vous m'entendez ?

Le chevalier ne répondit pas. Elle frappa dans ses mains, courut en avant du cheval, fit de grands gestes avec les bras : rien. Cela la rassura. Lorsqu'ils arrivèrent devant la grande porte, les deux gardes qui la surveillaient abaissèrent leurs lances. Le chevalier clama son nom, un nom que l'on connaissait ; malgré les défaites du Royaume de France, le chevalier noir avait fait parler de lui de par sa bravoure aux combats. En Provence, la guerre paraissait loin, mais les nouvelles des batailles traversaient les pays, au rythme des marchands et des colporteurs de nouvelles. Il n'eut donc pas de difficulté pour entrer dans la ville.

Les ruelles résonnaient étrangement vides. La place du marché, en cette fin de journée, s'était vidée. Sur une place du centre-ville, une taverne était encore ouverte. Les autres, pourtant réputées, semblaient abandonnées. Le chevalier descendit de sa monture et l'accrocha à un anneau fiché dans un mur. De la taverne provenaient des rires. Un jeune homme chaudement habillé sortit prestement et s'inclina devant Perceval. Celui-ci jeta un écu dans sa direction et demanda :

– Donne-lui à boire et de quoi manger.

– Monseigneur est trop bon.

Perceval de Castellane s'appêtait à rentrer dans la taverne lorsqu'il se retourna.

– Qu'est devenue l'*Auberge du Grand Rocher* et la *Taverne des Riants* ? Dans mes souvenirs, elles faisaient salles combles jusqu'au petit matin.

– Monseigneur... Les tenanciers sont morts, emportés par le fléau. Comme bon nombre des braves habitants de cette ville.

– Je vois, marmonna le chevalier.

Il jeta une nouvelle pièce au jeune homme et pénétra dans la taverne. A l'intérieur, l'odeur de vin prenait à la gorge, mais la chaleur de l'âtre réchauffait les membres des voyageurs fourbus. Zoé le suivait à la trace, mais ne perdait pas une miette de ce qu'elle voyait, sentait, ou entendait. Elle n'entendait pas grand-chose, d'ailleurs, car dès que le chevalier entra dans la salle, un silence

impressionné s'installa. Son allure, son armure, et son épée, étaient autant de signes qui montraient sa noblesse. Quant à la couleur noire qu'il affichait sur sa cape, elle venait tout droit des combats, à des centaines de lieues plus au nord ; c'était comme si la guerre venait d'entrer dans la pièce.

A cette époque, l'allure d'une personne faisait office de carte d'identité, et l'absence d'armoiries pour un noble en armes jurait. Les discussions avaient donc cessé. Les regards, tantôt inquisiteurs, tantôt embrumés par les vapeurs de mauvais vin, essayaient de percer le mystère que représentait le chevalier.

Celui-ci, faisant fi de toute convention, s'avança jusqu'au comptoir et commanda un pichet de vin. On le-lui servit sans trainer, et il en but une grande gorgée. Il alla ensuite s'asseoir à une table dans un coin. Tout autour de lui, on chuchotait,. A sa droite, un homme aux larges épaules finit par le héler :

– Hé, messire, que venez-vous faire dans ce taudis ? Ne devriez-vous pas être parmi les vôtres, au château ?

Il n'y avait pas d'animosité dans son ton, seulement une vraie interrogation quant au statut du chevalier. Zoé s'approcha de l'homme qui avait parlé. Il portait la barbe longue et des vêtements en cuir. Perceval s'abstint de répondre et but une nouvelle gorgée. L'homme à la longue barbe vint s'asseoir à la table du chevalier.

– Votre visage m'est familier. Vous voyagez sans armoiries, mais en armes. Votre nez, aquilin, votre carrure, et vos cheveux noirs, bouclés... Il ne manque, sur votre tenue, qu'un château doré sur fond rouge, et on jugerait que vous êtes un de Castellane.

Pour la première fois, Zoé vit le chevalier sourire. Il leva son pichet en direction de l'homme qui venait de s'inviter à sa table et répondit :

– Je vois que vous êtes un homme d'esprit. Je crains de ne pouvoir vous retourner la pareille...

– Oh, messire, je ne suis qu'un artisan, il est bien normal que vous ne me connaissiez pas. Je suis Claude Boutier. Puis-je vous demander à quel de Castellane je m'adresse ?

– Perceval de Castellane.

Les chuchotements s'interrompirent. Un lourd silence s'empara de la salle. Dans tous les regards brillait un mélange de surprise et de fierté provençale. Le dénommé Claude Boutier accusa le coup, mais sa curiosité avait pris le dessus :

- P... Perceval de Castellane ?
- Lui-même.
- Je croyais que vous étiez en France pour guerroyer contre les anglais.
- J'en reviens, précisa le chevalier, et la guerre m'a épuisé. Les seigneurs français payent bien, mais c'est là leur seule qualité.

Prudent, Boutier haussa les épaules.

- Vous savez, les ressorts de la stratégie militaire m'échappent...
- Allons bon, il ne faut pas être un grand stratège pour comprendre qu'envoyer une charge de cavalerie sur ses propres archers ne permet pas de gagner bataille.

– Vous parlez de la bataille de Crécy ?

– Celle-là même.

Ils burent tous les deux d'un air entendu. Dans la taverne, tous étaient pendus aux lèvres du chevalier. Zoé consulta son téléphone portable : il ne lui restait que vingt minutes.

– Et bien, « Boutier »... « Boutier »... Vous êtes tonnelier j'imagine ?

– Tout à fait, répondit l'homme.

– Racontez-moi un peu : quelles sont les nouvelles du pays de Forcalquier ? Que s'est-il passé ces six dernières années ?

Le tonnelier jeta un regard à la ronde, mal à l'aise. Combien d'hommes innocents avait-on envoyé à la potence pour avoir parlé un peu trop vite dans une taverne un peu trop remplie ? Il choisit donc ses mots avec prudence :

– Jusqu'à cet hiver, nous n'avions pas à nous plaindre. Le seigneur qui règne au château est bon, et le Royaume de Naples auquel nous sommes rattachés nous laisse, somme toute, plutôt tranquilles. Certes, il ne reste que les anciens pour nous rappeler l'époque où les récoltes abondantes remplissaient les greniers. Aujourd'hui, le mauvais temps abîme même la vigne. Mais encore une fois, jusqu'à cet hiver nous ne nous plaignions pas trop, pas vrai ?

Toutes les têtes se hochèrent de concert. Zoé commençait à se sentir écoeurée par l'odeur de vin.

– Non, reprit Boutier, ce qui nous a fait le plus mal... C'est lorsque le fléau a atteint notre belle ville. Il s'en est fallu de deux mois pour qu'il emporte avec

lui bon nombre d'entre nous. Moi-même j'ai perdu deux de mes fils. Je remercie chaque jour le Seigneur de m'avoir laissé mes filles.

– C'est terrible, confirma Perceval. Le Malin s'est emparé du continent. Lorsque j'ai quitté le Nord, le mal atteignait tout juste les premiers villages.

– Nous ne savions que faire des corps, les prêtres qui les approchaient tombaient aussi malades.

– J'ai entendu dire qu'ils veulent construire un mur entre la Provence et la France !, s'écria une voix.

– C'est la faute des Sarrasins, messire ! Dieu nous punit car l'Andalousie est toujours sous leur joug !

– Les Juifs, messire ! Ce sont les Juifs !

Les accusations cessèrent subitement ; la salle semblait s'être accordée sur cette dernière explication. Elle venait d'un homme voûté qui se tenait dans un coin de la salle. Perceval de Castellane balaya d'un revers de la main :

– Foutaises.

– C'est vrai, reprit l'homme, ils empoisonnent les puits, c'est comme ça que nous tombons malades. Dieu sait quel est leur dessein !

« Dès le XVI<sup>e</sup> siècle », songea tristement Zoé. Elle avait oublié que c'était une terrible époque de persécution des juifs. Boutier se pencha vers Perceval et déclara, sur le ton de la confession :

– N'écoutez pas ces imbéciles. Ils inventeraient n'importe quoi pour s'accaparer les biens des autres.

Perceval soupira et s'adressa à la salle :

– Vous pensez tous que les juifs empoisonnent les puits ?

Un murmure d'approbation parcourut la taverne.

– Et aucun d'entre vous, bande d'idiots, ne s'est demandé pourquoi les juifs tombaient eux aussi malades ?

Un silence gêné accueillit ses propos. Tous baissèrent les yeux vers leurs pichets. L'homme voûté ne se démonta pas et s'approcha de la table de Perceval.

– De toute façon, nous avons réglé le problème.

– Qu'avez-vous fait ?, s'enquit le chevalier.

– Volé, brûlé, tué, répondit Boutier avec amertume. Voilà ce qu'ils ont fait. Ces crétiens ont même failli mettre le feu à la ville entière. Les quelques familles de juifs qui n'ont pas essayé de se défendre ont été chassées...

– Nous nous sommes défendus, messire !, protesta l'homme voûté. Le fléau a emporté beaucoup moins d'entre nous depuis que les juifs sont partis.

Perceval de Castellane se leva calmement, et foudroya l'homme du regard. Il le dominait d'une bonne tête.

– Vous êtes stupides, tous autant que vous êtes ! Le fléau tue, et vous, vous tuez encore ! Des innocents, bon sang, vous avez tué des innocents ! Je ne donne pas cher de vos âmes.

– Nous sommes dans notre droit ! Le pape...

– Le pape vient d'émettre une bulle pour protéger les juifs, répliqua Perceval. Trop tard, de toute évidence ! Ce mou de Clément VI aurait pu faire ça bien plus tôt. Mais vous n'aviez pas besoin d'attendre une bulle du pape pour vous abstenir, non ? Et qu'a fait le noble qui administre ces terres, pendant que vous trucidiez des habitants de sa ville ? Qu'a fait l'évêque ?

La tension monta dans la pièce. Insulter le pape, à une poignée de lieues d'Avignon, était parfaitement téméraire. S'en prendre à la noblesse locale et à l'évêque, relevait du suicide. L'homme, toujours debout, s'approcha encore du chevalier, en signe de défi.

– Nous n'avons pas de leçon à recevoir d'un chevalier qui n'est plus rien.

Perceval jaugea un instant l'homme face à lui, puis d'un geste rapide, saisit le pichet de vin et lui écrasa sur le crâne. Zoé sursauta. Le pichet éclata sous le choc, et l'homme tomba au sol, assommé. Sans un mot, le chevalier déposa une pièce sur la table et sortit de la taverne, furibond. Zoé le suivit. A l'extérieur, le froid était mordant. La jeune archéologue jeta un œil à son téléphone. Dix minutes. Pour être à l'heure, il fallait qu'elle parte maintenant. Le chevalier avança doucement jusqu'au milieu de la place déserte, et leva le nez vers le ciel. Zoé piétina. Devait-elle partir maintenant ? Ses pensées se bousculaient. Julia avait été claire : il fallait être à l'heure, chaque minute comptait. A Paris, dans le présent, le temps jouait contre elle, et les militaires allaient s'emparer de la

machine quantique. Mais elle sentait qu'elle pouvait en apprendre encore davantage. Dix minutes de plus ?<sup>6</sup>

« Julia va me tuer », pensa Zoé en rangeant son téléphone dans la poche de son jean. D'un pas mal assuré, elle avança sur la place en direction du chevalier, tout en restant à distance respectable. Il paraissait tourmenté.

La nuit était désormais tombée. Une patrouille de gardes, flambeaux en mains, passa à l'angle de la rue. Le halo lumineux fit danser les ombres sur les façades avant de disparaître. Quelque part, derrière un volet en bois, une femme toussa.

Perceval restait silencieux, dans le noir. Personne ne l'avait suivi lorsqu'il était sorti. Personne ne lui avait reproché son geste. Personne n'accordait la moindre importance à ce qui venait de se produire. On ne s'étonnait plus de rien : ni de la maladie, ni de la guerre, ni de la mort ; encore moins d'un noble déchu cherchant querelle dans une mauvaise taverne.

Zoé piétinait dans la neige. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle attendait. Un signe, un indice ? Le chevalier, immobile, restait droit comme un i. Pendant un instant, elle se dit qu'il avait peut-être fait un AVC ou un malaise. Elle s'imagina à une formation aux premiers secours, en train de raconter son vécu : « j'ai noté que le chevalier n'arrivait plus à parler, mon premier réflexe a été de lui retirer sa cotte-de-plaques pour l'aider à respirer avant de le mettre en position latérale de sécurité ». « C'est pas mal », répondrait probablement le formateur, « mais il faudra quand même que tu lèves un peu le pied sur la boisson, Zoé ». La jeune femme secoua la tête : il fallait qu'elle se concentre.

Le chevalier sortit soudain son épée du fourreau et la tendit droit devant lui. Zoé put apercevoir la lame, très bien entretenue. La garde et le pommeau, en revanche, paraissaient usés et abîmés par les coups ennemis.

Perceval entama deux ou trois passes d'armes dans le vide. Le spectacle avait quelque chose d'à la fois poétique et pathétique. C'était le spectacle d'un chevalier en armes qui pourfendait l'air – et l'air sifflait, tremblait, esquivaient difficilement chacun des coups que Perceval de Castellane lui portait. Une bataille sans issue, sans vainqueur, puisque l'air fourbe reculait, avançait, contournait, mais jamais n'attaquait. Captivée par la scène, Zoé s'attendait à

---

<sup>6</sup> Sondage épisode 6 : 60% Zoé reste pour en apprendre davantage ; 40% Zoé repart pour ne pas être en retard.

chaque instant à voir l'invisible pourfendu par l'impossible. Voyait-il des hordes ennemies s'abattre sur lui ? Avait-il perdu la raison ? Leurs regards se croisèrent brièvement. Elle lut dans ses yeux une colère totale, une colère contre tout : sa famille, son pays, les rois et les reines, les gueux et les clercs, la peste et la guerre, son Dieu et les Dieux des autres ; son époque, celle d'hier et celle de demain. Une colère qui transcendait les âges, qui se battait contre la condition humaine. De la pointe et du tranchant de l'épée, il détruisait tout, dans une folie exutoire et libératrice. Sa danse mortelle l'emmena jusqu'à la fontaine sur laquelle il abattit son épée de toutes ses forces. La lame d'acier rebondit violemment sur la pierre et s'émoussa. De rage, le chevalier la jeta au sol et tomba à genoux, épuisé.

L'orage était passé. Le froid, qui devait désormais engourdir ses jambes prises dans la neige, ne semblait pas l'atteindre. Il resta ainsi de longues secondes, tête baissée, reprenant son souffle. Lorsqu'il fût calmé, il soupira :

– Drôle de monde, où l'on brûle les innocents pour des puits qu'ils n'ont pas empoisonnés.

Il racla machinalement la neige du bout de ses doigts, et reprit :

– Vous êtes toujours là, je le sais. Vous m'observez. Vous devez nous juger, moi, les autres. Êtes-vous un saint ? Avez-vous été mortel ? Si c'est le cas, vous devez nous comprendre. Votre époque ne devait pas être beaucoup plus facile que la nôtre.

– On brûle quand même moins de gens, rétorqua Zoé à haute voix.

Elle consulta son téléphone. « Encore trois minutes, juste trois minutes », se dit-elle.

– Sincèrement, je ne sais pas où nous avons échoué. Tout était pourtant bien ordonné. Les nobles guerroyaient pour protéger les paysans, les paysans cultivaient pour nourrir le peuple, et le clergé s'occupait du salut de nos âmes. L'été était chaud et l'hiver, doux. Qui a-t-on courroucé ? J'aurais aimé croire que les sarrasins nous avaient joué des tours, mais les voilà qui meurent comme nous.

Zoé avait sorti son carnet et essayait de noter des mots clefs à la va-vite pour ne rien oublier de ce qu'il disait. Le vent glacial souleva une de ses mèches de cheveux. Un vent étrange, un vent du passé. Il souffla sur son visage et, bizarrement, sur le cours de ses pensées. Une bouffée de nostalgie s'empara

d'elle, sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi. Les battements de son cœur s'accéléraient, elle cessa de prendre des notes. Était-elle en train de faire une crise d'asthme ? L'archéologue s'accroupit un instant pour retrouver son souffle. Une image d'elle, enfant, effleura son esprit. Un moment de pur bonheur. Puis, le vent retomba, et le souvenir s'estompa.

« Qu'est-ce que c'était ? », s'inquiéta intérieurement Zoé. L'expérience troublante n'avait rien de naturel. Un frisson prémonitoire lui parcourut l'échine : quelque chose ne tournait pas rond. Elle se redressa pour conjurer ce ressenti, mais à la vue du chevalier elle ne put retenir un cri de stupeur.

Les traits du chevalier avaient perdu en netteté. Ce n'était pas qu'une question de luminosité : son visage, ses yeux, son corps, étaient devenus grossiers. Zoé eut l'impression d'être coincée dans une mauvaise vidéo youtube. D'inquiétants pixels brouillaient désormais l'image... et le son. La voix du chevalier crépita :

– Je ne sais pas ce dont j'ai le plus peur...

Zoé ne perdit pas une seconde. Elle rangea précipitamment le carnet dans son sac et l'enfila sur son dos.

– ... de la maladie ?, poursuivit le chevalier en levant la tête vers le ciel.

La jeune femme se précipita en direction des portes de la ville.

– ... ou des Hommes ?, conclut Perceval, tandis que son visage disparaissait.

\*\*\*

Lorsqu'elle passa à travers les portes de la ville, elle ressentit une légère résistance à son mouvement, comme si elle passait à travers une cascade. « Un bug dans un mauvais jeu vidéo aurait fait le même effet », se dit Zoé. Elle continua à courir en direction de la forêt par où elle était arrivée non sans souffrir physiquement : elle n'avait pas fait de sport depuis le début du confinement.

Un point de côté la prit tandis qu'elle dépassait la mesure qu'elle avait failli visiter à l'aller. Elle trébucha, et pendant un instant son pied sembla traverser le sol. Elle commençait à sérieusement paniquer et sortit son téléphone pour regarder l'heure. Vingt minutes. Elle aurait dû être au point d'arrivée depuis vingt minutes.

Le vent souffla, charriant avec lui l'odeur d'un gâteau sortant du four. Pas n'importe quel gâteau : le fondant au chocolat que cuisinait son père quand elle



était petite. Elle se laissa porter un instant par ce souvenir plaisant, avant de se ressaisir : quelque chose n'allait pas. Son plongeon n'avait que trop duré, il fallait qu'elle rentre de toute urgence.

Zoé reprit sa course en petites foulées. Le chemin du retour lui parut plus long qu'à l'aller. De nuit, la forêt avait des allures lugubres. Elle décida d'allumer le flash de son téléphone pour s'orienter, mais la lumière n'éclairait pas à un mètre. Les photons restaient coincés autour d'elle. C'était tout juste si elle pouvait voir où elle mettait les pieds. « C'est idiot », conclut-elle, « il vaut mieux que je laisse mes yeux s'habituer à l'obscurité, je verrai un peu mieux ».

Son flash s'éteignit de lui-même. Etonnée, Zoé essaya de le rallumer. Plus de batterie. Le froid avait fait passer la jauge de 25 à 0% en un instant.

– Non-non-non-non-non-non-non...

Elle tremblait en essayant vainement de rallumer son téléphone. Comment regarder les photos du lieu d'arrivée sans batterie ? Elle avança sur le chemin, au hasard, tandis que ses yeux s'habituèrent lentement à la nuit noire. Elle savait qu'elle avait atterri sur la gauche, mais elle ne reconnaissait rien. Les arbres se ressemblaient tous. Une bestiole sauta dans un buisson sur sa droite. Zoé tremblait.

Elle s'arrêta et ferma les yeux. Paniquer ne servirait à rien. Elle inspira un grand coup, s'étira, et relâcha la tension qui lui bloquait le cou. Puis elle leva la tête, rouvrit les yeux, et fût subjuguée par la beauté du ciel nocturne. Aucune pollution lumineuse ne venait concurrencer la Voie Lactée. Cette vision familière la rassura un peu. Quelques centaines de révolutions autour du Soleil séparaient la jeune femme de son époque, mais la planète restait la même. Une goutte d'eau dans le cours impétueux du temps.

Cette pause lui permit de se ressaisir.

– Les batteries portables !, s'exclama-t-elle soudain en retirant son sac à dos.

Elle se remercia intérieurement d'être repassée par son appartement avant de suivre Sana, et brancha une des batteries au téléphone. Elle put rapidement l'allumer et consulter la dizaine de photos qu'elle avait prise à son arrivée : un endroit où la densité d'arbres était plus faible. Un chêne tordu près du sentier. Un mur en pierres sèches dans un coude du chemin.

Elle repartit d'un pas soutenu, guettant le moindre signe reconnaissable. Le vent de souvenirs se levait à intervalles réguliers, ce qui ne l'aidait pas à se concentrer. Des odeurs, des images, des musiques de son enfance. Elle essayait de chasser l'incongruité de cette sensation pour ne pas complètement se perdre. Les contours des arbres devenaient flous, eux-aussi. Le temps filait sans elle.

Zoé eut l'idée d'allumer l'oreillette qu'elle avait retirée peu après son arrivée. Un brouillard de parasites l'accueillit lorsqu'elle l'alluma. Désormais, elle pourrait s'orienter grâce à la voix de Julia si elle s'approchait de la zone de plongeon.

– Julia si tu m'entends ? Réponds-moi s'il te plait.

Le chemin n'en finissait pas. Le mur en pierres sèches demeurait introuvable.

– Julia s'il te plait.

Grésillements. Silence radio. Une chouette hulula et fit sursauter la jeune femme. La peur commençait à reprendre le dessus.

– Julia !, cria-t-elle de désespoir.

Le grésillement connut un raté : le sursaut du son qui se fraye un chemin à travers les parasites de la fréquence. Un message d'espoir tout droit venu de 2020. Zoé courut de plus belle en s'écriant :

– Julia ! Julia est-ce que tu m'entends ? J'arrive Julia, je rentre.

Le sursaut se mua en syllabes inintelligibles, en voix saccadée. Et soudain, le voilà.

– Le mur en pierres sèches ! Ce foutu mur ! Et l'arbre derrière !

– ... tu... allô... Zoé...

– Je t'entends Julia, je suis là, continua Zoé en sortant du chemin.

Elle n'avait jamais été aussi heureuse d'entendre la voix de quelqu'un.

– Zoé... Zoé ! Bon sang mais qu'est-ce que tu fichais ? T'as une demi-heure de retard au chrono, qu'est-ce que t'avais pas compris dans la phrase « grouille toi tu n'as que cinquante minutes » ?.

– Ramène-moi !

– Et désagréable en plus ! Je me suis fait un sang d'encre, t'en as conscience ? Un plongeon d'une heure et demi, sans nouvelles !

Zoé reconnaissait les lieux à présent. Ses yeux s'étaient bien habitués à l'obscurité. La luminosité blafarde des étoiles éclairait timidement les sous-bois. Tout autour d'elle, l'air vibrait. Elle entendit Julia pianoter sur son clavier.

– Ok, t'es prête ? Je te préviens ce sera pas une partie de plaisir cette fois.

– Je peux encaisser.

– Ça on verra, répondit Julia. Éteins ton téléphone. Ah, et tu devrais t'attacher les cheveux.

Zoé sortit un élastique de sa poche de jean et s'exécuta.

– Allez, dis *bye-bye* au Moyen-Âge ! Si en rentrant tu croises une voiture jaune, pas la peine de l'attaquer : c'est La Poste.

Julia gloussa à sa propre blague.

– Hein ?

– Je vois que madame n'est pas cinéphile. Accroche-toi ça va valser.

Et Zoé fût projetée dans le présent. Julia avait raison. Le retour était bien pire que l'aller. Voyager vers le futur n'avait aucun sens. Les particules qui composaient le corps de la jeune femme résistaient contre ce traitement absurde. Zoé sentit ses particules se désolidariser une à une. Elles s'étirèrent sur une ligne temporelle en deux dimensions en remontant le cours du temps. Zoé était consciente et inconsciente, un paradoxe difficilement supportable pour le cerveau humain. Le processus était douloureux et indolore. Rapide et lent. Piégé dans le passé et libre dans le présent.

Quand elle émergea, elle s'écroula durement au sol, à la limite de la perte de connaissance. Une nausée terrible s'empara d'elle et elle vomit douloureusement. Elle avait de la fièvre et la tête qui tournait. Par petites respirations, elle put lentement s'asseoir. Elle avait des courbatures de partout.

– Julia ?, appela-t-elle en grimaçant.

L'oreillette resta silencieuse. Elle avait grillé. Elle alluma son téléphone et reçut instantanément un appel.

– Oui ?, dit-elle en décrochant.

– J'en conclus que tu es bien rentrée, constata Julia avec soulagement.

– Ce trajet retour... c'était la pire expérience de toute ma vie, grogna Zoé en se redressant.

– Je t'avais prévenu.

– Le chignon, c’était pour le vomi ?

– Yes.

– Merci, marmonna Zoé. Il s’est passé tellement de choses là-bas. Il va falloir que j’essaie de mettre tout ça en ordre dans ma tête.

– Il va falloir le faire vite, rétorqua Julia. As-tu trouvé des réponses ? Lance-t-on un deuxième plongeur ?

Zoé frissonna à l’idée de devoir subir un nouveau plongeur. Mais elle devait se rendre à l’évidence : elle n’avait guère avancé. Elle soupira.

– Non, il faut que j’y retourne.

– *Alright*. Où as-tu atterri ?

Zoé jeta un œil autour d’elle pour la première fois. Elle se trouvait dans une rue pavée. Un lampadaire clignotait. Face à elle se dressait un immense bâtiment aux pierres blanches. Elle n’eut aucun mal à reconnaître ses statues.

– Montmartre, dit-elle. Je suis derrière le Sacré Cœur.

– Cool, j’ai gagné en précision. Alors écoute-moi bien : juste après ton départ, on m’a envoyé dans un appartement « Plan B », au cas où. J’ai le matos nécessaire pour plonger, mais on ne pourra pas être assisté par Sana et Olivier. En gros, sur l’aspect technique, je me débrouille, mais tu n’auras pas d’aide pour faire avancer ton enquête. Avantage : tu as atterri vraiment pas loin, ça nous fera gagner du temps.

– Je vois.

– Autre possibilité : tu choppes un vélo en libre-service, ou je-ne-sais-quel-moyen-de-transport, et tu retournes dans nos locaux sur le canal. C’est assez loin, tu risques de croiser la police, et avec un peu de malchance l’armée vous tombe dessus plus tôt que prévu. En revanche, tu auras accès au meilleur matériel pour les plongeurs profonds, et Sana pourra t’aider à faire avancer l’enquête.

– On ne peut pas simplement l’appeler ?

– Non. Dès que tu auras rejoint l’un des points, on balancera une bombe temporelle – le protocole DSTQ3. On arrête le temps localement. Ce qui veut dire que tous les autres coins...

– Seront figés, conclut Zoé.

– Exactement. Troisième et dernière possibilité : Olivier a un prototype similaire au mien dans un labo de la Sorbonne qu'on a installé près de Saint Lazare. C'est loin, mais le lieu n'est a priori pas connu par l'armée. Pour que tu puisses faire un choix éclairé, sache qu'Olivier n'a jamais été opérateur. C'est le plan de dernier recours. A toi de voir.<sup>7</sup>

Zoé s'apprêtait à lui répondre lorsque qu'elle entendit des bruits de pas rapides provenant d'une rue adjacente. Elle chercha du regard un endroit où se dissimuler, mais elle n'en trouva pas. Perdue pour perdue, elle se recroquevilla contre un porche.

Mais la personne qui surgit n'avait rien d'une patrouille. C'était un jogger. Avec le confinement, les rues de Paris s'étaient remplies de coureurs de fond en tout genre sur les créneaux horaires autorisés. Le jeune homme en vêtements fluo repéra Zoé, bomba le torse, et s'arrêta à sa hauteur, non sans continuer de courir sur place.

– Bonsoir !, la salua-t-elle en souriant. On n'a pas l'habitude de voir Montmartre aussi désert, pas vrai ?

Fatiguée, Zoé fit un geste vague de la main et répondit irritée :

– En même temps vous avez vu l'heure ?

– *D'où il-sort lui ?*, demanda Julia de l'autre côté de la ligne.

– Oui, poursuivit le jogger. Je préfère courir à la fraîche.

– *A quatre heures du matin ? C'est pas courir à la fraîche, c'est se faire volontairement du mal. Allez, Zoé on n'a pas le temps de papoter avec Jean-Vincent Course-à-pied, vers où tu veux aller ?*

– Je te rejoins. Envoie-moi l'adresse.

Le jogger fit un grand signe de la main et s'en alla en trottant. « Bon sang mais qui est d'aussi bonne humeur en se levant pour aller courir à 4h du mat' ? », pensa Zoé. Son téléphone vibra. Elle avait l'adresse de Julia. La butte était déserte, silencieuse. La place du Tertre, vide. Elle n'eut aucune difficulté à trouver la petite place aux arbres fleuris où Julia lui avait donné rendez-vous. Elle s'approcha de l'un des immeubles, tapa le code de la porte d'entrée, et grimpa péniblement les sept étages. La fatigue commençait à durement se faire

---

<sup>7</sup> Sondage épisode 7 : 83% Rejoindre Julia ; 13% rejoindre Sana ; 3% rejoindre Olivier

ressentir. Deux portes se faisaient face sur le palier. Elle sonna à celle de droite. Julia lui ouvrit.

– Entre, dit-elle, on a perdu beaucoup de temps.

L'appartement devait mesurer cinquante mètres carrés et se trouvait sous les toits. Zoé siffla, impressionnée.

– Ça paye si bien que ça d'être doctorante en informatique quantique ?

– Non, c'est un salaire de misère comme pour tout le monde. L'appartement appartient à l'université, je n'y vis pas.

Le mobilier avait effectivement été aménagé à la va-vite. Elle aperçut une kitchenette dans un coin de la pièce. Mais l'essentiel de l'espace était occupé par le matériel de plongeon. Il faisait extrêmement chaud, malgré les vasistas ouverts en grands. Les multiples écrans d'ordinateurs affichaient des lignes de codes incompréhensibles. Julia s'assit derrière l'un d'eux en montrant du doigt le siège à plongeon.

– Assieds-toi. En temps normal, on fait un rapport post-plongeon, mais là on va devoir faire vite.

Son téléphone vibra. Elle décrocha.

– Oui elle est avec moi... Elle va bien.... On lance un protocole dans cinq minutes. Je vous la passe.

Elle tendit le téléphone à Zoé qui s'en empara. A l'autre bout du fil, la voix de Sana semblait soulagée :

– *Allo Julia ? On s'est fait du souci.*

– Tout va bien, j'ai été un peu retardé. C'était assez flippant comme expérience.

– *Oui, je n'en doute pas... A quoi ressemble la Provence du XVIIe ?*

– Pas en grande forme, entre l'épidémie de peste et la guerre de cent ans qui grondent dans les pays voisins. Mais la machine que vous avez développée est incroyable. Elle va révolutionner notre façon de pratiquer l'Histoire et l'archéologie.

– *C'est ce qu'on aurait voulu,* avoua Sana avec regrets. *Nous allons la détruire.*

– Quoi ?, s'écria Zoé. Vous ne pouvez pas faire ça ! Je vous le dis : avec les plongeurs, nous pourrions résoudre des mystères historiques...

– *Je sais, l'interrompt Sana. Crois-moi, ça me fait mal au cœur. J'ai juste pas envie que tout ce travail se transforme en arme.*

Elle fit une pause avant de reprendre :

– *As-tu récolté des données intéressantes ?*

– *Pas grand-chose. Je n'ai pas encore eu le temps de mettre de l'ordre dans ma tête. Il s'est passé des choses... bizarres.*

– *Bizarres ?*

– *J'ai suivi les pas d'un chevalier qui a... « senti » ma présence. Il s'est adressé à moi, sans me voir, sans m'entendre.*

– *Ça me semble assez improbable. voire impossible. Es-tu sûre que ce n'était pas une coïncidence ? Peut-être as-tu mal compris...*

– *Non, répondit Zoé d'une voix sûre, je suis certaine. Il percevait ma présence. Mais ce n'est pas le plus inquiétant.*

Elle inspira un grand coup en se remémorant les sensations indescriptibles qu'elle avait ressenties.

– *Un vent s'est levé. J'étais là-bas depuis une heure environ. Ce n'était pas un vent matériel. Il ne soufflait pas vraiment à cette époque-là. C'était un vent qui venait de plus loin, du passé...*

– *Un upwelling.*

– *Un quoi ?*

– *Un upwelling ! Un terme emprunté aux climatologues. L'upwelling est un phénomène marin. Pour faire simple, les courants marins chauds circulent en surface. En Atlantique, par exemple, l'eau se réchauffe à l'équateur, puis remonte progressivement jusqu'au Groënland. Là, elle se refroidit, se salinise, et comme sa densité devient plus importante, elle plonge très profondément.*

– *Quel est le rapport avec...*

– *Laisse-moi finir, la coupa Sana, on a vraiment peu de temps. L'eau, une fois qu'elle a refroidi, plonge et devient un courant froid et profond qui sillonne tous les océans du monde durant des siècles. Au bout de six cent ans, elle finit par remonter quelque part – par exemple au large du Pérou. Cette remontée s'appelle un « upwelling ».*

– *Donc ce que j'ai ressenti, c'était un upwelling... temporel ?*

– *Exactement ! Le temps n'est pas complètement linéaire, il est tortueux. Il fonctionne comme un courant océanique. D'abord, le présent avance tranquillement en surface. Lorsque le présent devient le passé, il plonge, tout simplement. C'est pas pour rien qu'on dit que notre machine permet de faire des plongeurs ! La suite est donc logique : le passé sillonne tranquillement les profondeurs spatio-temporelles de notre monde. Plus il est profond, plus les souvenirs sont diffus. Mais parfois... parfois, on écoute un morceau de musique que l'on n'avait pas écouté depuis quinze ans. On sent une odeur familière, oubliée : le plat d'un grand-père décédé, la lessive de son enfance, le parfum d'un amant perdu. On retrouve la photo d'un visage d'hier, le paysage d'une époque heureuse. Alors le courant temporel remonte brutalement : c'est l'upwelling. Une vague de vécu, la quintessence du déjà-vu. Une miette de vie que l'on a laissé au bord du chemin. Des upwelling se produisent tous les jours, tu as déjà du en ressentir.*

– Je comprends, mais la sensation était si forte...

– *Parce que tu as plongé, expliqua Sana. Tu n'as pas attendu que le temps remonte à toi. Notre machine t'as fait descendre profondément. L'upwelling n'avait pas besoin de remonter bien haut pour venir à toi.*

– C'était des visions de mon passé.

– *Parce que la source de l'upwelling temporel provient du plongeur. En effectuant un plongeon dans le temps, tu crées le courant. En physique quantique, l'observateur produit l'événement. Il n'est donc pas surprenant que ce qui ressurgit, ce sont tes propres souvenirs.*

– Incroyable, marmonna Zoé.

Julia fit un geste impatient. Elles devaient se hâter.

– Est-ce pour cela que le visage du chevalier a disparu ? Que mes pas semblaient alourdis, que mes jambes traversaient le sol ?

Un silence lui répondit au bout du fil.

– Sana ?, appela Zoé. Tu es toujours là ?

– *Tu es sûre que le visage du chevalier disparaissait ?*

– Certaine.

Sana laissa un nouveau silence avant de répondre :

– *Tu peux me passer Julia s'il te plait ?*



Zoé fronça les sourcils en s'exécutant. Julia écouta attentivement et sembla gênée.

– Oui, dit-elle à voix basse. Oui, tout va bien à ce niveau-là. Non, j'ai vérifié. Elle a tous ses doigts.

– Mes doigts ?, l'interrogea Zoé en s'approchant. Pardon ?

– Je lui dirai. Je lance le protocole. Bon courage.

La développeuse raccrocha.

– C'était quoi ça ?, s'inquiéta Zoé.

– Disons que... On n'a pas été tout à fait franches avec toi. Les premiers plongeurs ont gardé quelques séquelles.

– De quel ordre ?

– Parfois psychologiques, parfois physiques. Sana a perdu deux doigts. Olivier a de gros problèmes de concentration. C'était d'autant plus grave lorsque nos machines n'étaient pas encore tout à fait au point. Celle-ci est beaucoup plus fiable. Mais ce que tu as vécu... le monde qui disparaît autour de toi... Il est possible que les plongeurs prolongés comme le tien puisse avoir un impact sur tes sens et...

Zoé attendit la fin de la phrase qui ne vint pas. Julia se détourna pour pianoter quelque chose sur son ordinateur.

– Et quoi ?, s'énerma l'archéologue.

– Et sur ta santé mentale, lâcha finalement la développeuse.

Zoé déposa son sac à dos sur le sol, détendit ses épaules, en tentant de contrôler sa colère.

– Prendre des risques ne me dérange pas, articula-t-elle finalement. Tant que je les connais.

– Avec nos nouvelles machines il n'y a normalement pas...

– Je m'en fous, Julia, je m'en fous que normalement ça marche ! Quand on envoie quelqu'un dans l'inconnu, comme ça, on prévient avant ! Qu'il sache au moins dans quoi il s'embarque ! C'est quoi ces méthodes ? Et s'il m'était arrivé un truc grave ?

Julia n'osait pas la regarder dans les yeux, penaude. Elle sortit l'objet qui ressemblait à une GameBoy, tapota une commande, et valida. Zoé comprit qu'elle venait d'arrêter le temps.

– Je suis sincèrement désolée, s’excusa Julia. Vraiment. Dans la précipitation, on a fait une erreur. Je te promets qu’il n’y a pas d’autre danger. Tu es toujours libre de renoncer, personne ne t’en voudra.

– Je ne vais pas renoncer maintenant, grommela Zoé. Mais j’aimerais bien revenir avec l’intégralité de mes doigts.

– J’y veillerai, répondit la développeuse en souriant.

Zoé hocha la tête, récupéra son sac et s’installa dans le fauteuil. Julia lui expliqua qu’il faudrait qu’elle soit plus rapide qu’au plongeon précédent. Le but de ce second plongeon était de connecter ses impressions au premier. Quels liens entre une crise au Moyen Âge et une crise à la fin de l’Antiquité ?

Elle savait que l’empire romain d’occident n’avait pas réellement « chuté ». Le processus avait été moins abrupt. Plutôt un lent déclin. Une entropie progressive, alimentée par une économie mourante, une fiscalité inefficace, des guerres intestines, et des catastrophes naturelles à répétitions. Les épidémies récurrentes avaient affaibli Rome. Certaines d’entre elles avaient tué entre 10 et 30% des habitants de Rome, laissant la capitale à genou.

Quelle frontière pouvait tenir lorsque l’intérieur d’un empire s’effondrait ? Le mur d’Antonin, qui avait marqué l’infranchissable limite septentrionale, avait fini par s’écrouler. A l’est, les perses menaient des incursions de plus en plus dures, occupant toute l’attention de l’empire romain d’orient. Tandis qu’en Afrique, les vandales prenaient la côte méditerranéenne, et qu’au nord-est les germains grignotaient le territoire impérial.

Revenir à un moment précis était un choix complexe. Pour la Peste Noire, elle avait décidé de plonger légèrement après le passage de la maladie. Pour Rome, devait-elle choisir les prémices du déclin ? Les guerres civiles ? L’année 476 ?

– Quand dois-je t’envoyer cette fois ?

– C’est une bonne question.

Elle réfléchit. Elle sentait qu’elle avait eu de la chance, avec Perceval de Castellane, de tomber sur quelqu’un capable de sentir sa présence – aussi effrayante que cette expérience fût. Ce premier plongeon temporel ne lui apportait pas grand-chose tout seul, mais la comparaison avec d’autres événements historiques en ferait une expérience très précieuse.

– En fait non, se ravisa Zoé. La bonne question n’est pas « quand ? », ni même « où ? »...

– “*Die Frage ist nicht wo, wer oder wie, sondern wann*”, récita Julia en riant.

– De... de quoi ?

– Rien. C’est dans une série. Continue.

– Je disais, reprit Zoé en fronçant les sourcils, que la vraie question c’est « qui ? ». Aller au milieu d’une bataille ne m’avancera à rien, par exemple. Je crois qu’il faut que je retrouve des gens... Un peu comme le chevalier qui m’a parlé. Il ne m’entendait pas, mais une forme de communication s’est installée entre nous. Il faut que je vise d’autres personnes comme lui.

– Facile à dire... Je ne vais pas pouvoir viser aussi bien. A part si ce sont des personnes historiques connues.

– Non, pas nécessairement. Plutôt des personnes qui ont quelque chose en plus, mais j’ai du mal à mettre la main dessus. Une forme d’intuition ? Je ne sais pas, il faut que je creuse.

– Comment faire ?, demanda Julia en écartant les bras pour signifier son impuissance.

Le fauteuil commença à s’incliner et à se diriger vers la machine qui ressemblait à un IRM. Zoé s’exclama :

– Il n’y a pas trente-six solutions ! Il faut provoquer la chance !

« Voyons », songea Zoé, « qui, à l’époque romaine, pourrait m’aider ? ». Le fauteuil était entré dans la machine. Julia attendait les instructions.

– Ok, finit par dire Zoé. Je sais où et quand je dois aller.

– Je te préviens, plus tu plonges profond, plus le voyage est difficile.

– Je n’en doute pas. Je suis prête.

– Haha ! *You go girl* !<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Sondage épisode 8 : 31% Mur d’Hadrien, Bretagne, 456 après JC ; 28% Dougga, Province d’Afrique, 380 après JC ; 22% Gaule, 476 après JC ; 19% Rome, Latium, 165 après JC.

### Chapitre 3 – Une autre Humanité

Dans son dos, la planète la soutenait tel un mur rassurant contre lequel on s'appuie. Aucun danger ne pouvait surgir de ce côté-là. A travers les âges, la Terre l'attendait ; un repère, un phare pour la raison. La gravité, qui retenait Zoé au sol, lui permit de reprendre ses esprits. Ce plongeon avait été particulièrement éprouvant. Lentement, elle fit jouer ses articulations et prit de grandes inspirations pour chasser l'écoulement temporel de ses poumons. Elle put finalement ouvrir les yeux.

La nuit était déjà tombée. Le sol exhalait une forte odeur d'humus, un vrai bonheur après ces semaines de confinement. Zoé s'assit et sortit une oreillette de sa poche.

– *Nom de Zeus, Marty !*, s'exclama la voix de Julia depuis 2020.

La développeuse commençait à vraiment prendre plaisir à cette aventure.

– Oui, répondit Zoé sans relever la référence cinématographique. Je suis bien arrivée.

– *Ok, je te refais pas le speech sur les photos ?*

– Non ça ira. J'ai combien de temps ?

– *45 minutes. Et encore, c'est gentil, il faudra rogner sur ton dernier plongeon pour compenser ton retard.*

– D'accord, je ne traîne pas. A tout à l'heure.

L'archéologue prit consciencieusement des photos du lieu d'arrivée. C'était encore une forêt. La température, plutôt douce, indiquait qu'il s'agissait d'un soir d'été. Zoé s'élança dans une direction, un peu au hasard. Elle espérait sincèrement ne pas s'être trompée. L'année et le lieu devaient concorder. Mais comment être sûre de l'heure et du jour ? Quelles archives, quels historiens croire ? A vrai dire, elle n'en savait rien. Elle s'en remettait à la chance, à l'intuition.

Elle peinait à s'orienter dans cette forêt sombre. Les ronces, les fougères, l'irrégularité du sol rendaient chaque nouveau pas plus compliqué que le précédent. Elle avançait avec précautions pour ne pas se tordre une cheville. Une odeur effleura ses narines. L'espace d'un instant, elle crut à un upwelling. C'était une agréable odeur de feu de bois et de pot-au-feu. Mais contrairement à l'upwelling, elle ne ressentit pas de vague de nostalgie. Loin derrière les

arbres, Zoé repéra une lueur orangée et scintillante. « Un feu », songea Zoé. Elle avança prudemment vers celui-ci.

Elle aboutit dans une vaste clairière. Le feu se trouvait de l'autre côté. Décidée à aller y voir de plus près, elle fit un pas en avant... qui s'enfonça légèrement. Déséquilibrée, elle tomba à quatre pattes, et ses mains s'enfoncèrent elles aussi dans le sol, avant de remonter. Prise de panique, elle s'immobilisa, le temps de comprendre ce qui se passait. Quelque chose bondit à sa droite et la fit sursauter.

– Un poisson !, s'écria-t-elle à haute voix. Mais alors je suis...

La jeune femme se remit prudemment sur ses pieds.

– Je suis *sur* l'eau !

Il s'avéra que la clairière était un lac. Un lac aux eaux noires, qui sentait la tourbe et la géosmine. Les crapauds siffleurs et les grillons s'en donnaient à cœur joie. Une luciole virevolta devant Zoé. Elle pouvait marcher sur l'eau ! Elle avait l'impression d'être sur un trampoline sans rebond. Elle avança d'un pas, puis d'un autre, trébucha, se rattrapa, et avança à nouveau. Lentement, elle rejoignit l'autre rive. A deux mètres du bord, ses pieds effleurèrent le sol, sous l'eau.

Le feu qu'elle avait aperçu avait été allumé pour un campement. Des éclats de voix en provenaient. Mais avant de pouvoir s'y rendre, elle se figea. Dans l'obscurité qui régnait au bord du lac, une silhouette se tenait debout, immobile. La vision avait quelque chose d'angoissant, et sous l'effet de surprise l'archéologue fit un pas en arrière, perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Une fine onde se forma sur l'eau et alla mourir contre la berge. La silhouette s'accroupit. A sa petite taille, Zoé comprit qu'il s'agissait d'un enfant.

Elle s'approcha doucement, à quatre pattes. C'était un petit garçon aux cheveux bruns et à l'air boudeur. Bien qu'éloignées, les flammes du foyer jouaient avec ses traits. Dans son regard triste brillait la curiosité ingénue des enfants en bas âge. Il devait avoir cinq ans tout au plus. Il se releva un peu gauchement, et fixa un point au milieu du lac, derrière Zoé. Un beau sourire naquit sur ses lèvres.

Intriguée, Zoé chercha l'origine de ce bonheur sincère. La lune venait de percer à travers la frondaison des arbres, et sa lumière baignait désormais le lac. En son centre se trouvait désormais une femme vêtue de blanc. A l'inverse de

Zoé, elle avança avec aisance et légèreté au-dessus de l'eau. C'était une quinquagénaire aux cheveux argentés et aux yeux très clairs, qui arborait sur son front un médaillon en forme de goutte. Zoé était émerveillée par cette apparition. Lorsque la dame aux cheveux d'argents fut tout près de l'enfant, elle posa une main sur sa joue et chuchota :

– Tout ira bien, tu verras.

Le petit garçon hocha la tête, peu convaincu.

– N'oublie jamais qui tu es, ni d'où tu viens.

Il acquiesça à nouveau en retenant ses larmes et se serra contre elle.

– Nous nous reverrons, je te le promets. Peut-être dans dix ou quinze ans. Tu auras bien grandi et parcouru le monde. Tu auras rencontré un empereur et vu mille merveilles. Mais c'est ici, dans ce pays, que s'écrira ta légende.

Elle se détacha de l'étreinte de l'enfant qui se frotta les yeux. Autour d'eux, le temps semblait d'être arrêté. Les grenouilles, les insectes et les oiseaux nocturnes se faisaient discrets. La femme aux cheveux d'argents soupira :

– Bientôt, l'empire ne sera plus, pour de bon cette fois. Nul ne sait ce qui adviendra après sa chute.

Elle fit une pause, et Zoé put lire dans ses yeux immenses toute son inquiétude.

– Prends soin de toi, conclut-elle finalement.

Le voile invisible qui protégeait cet instant tomba. Les bruits alentours redevinrent plus prenants. Depuis le campement, une voix féminine appela :

– Arthur ?

Souriante, la femme aux cheveux d'argents mit un doigt sur ses lèvres et s'éloigna sur le lac en reculant.

– Arthur ?, appela à nouveau la voix. Où vous cachez-vous ?

Instinctivement, Zoé rejoignit la femme aux cheveux d'argents qui s'était immobilisée en retrait pour observer la scène. Un homme à la longue barbe et une femme à l'air distingué s'approchèrent de l'enfant. L'homme tenait un cheval par la bride.

– Arthur !, s'exclama la femme.

L'enfant ne répondit pas. Elle se pencha vers lui.

– Bien, c’est ici que nos chemins se séparent. Je suis désolée que ce départ soit précipité, mais nous n’avons pas d’autre choix.

– Mère, répondit-il d’une voix tremblante, je ne veux pas partir. La... La Dame du...

Il pointa du doigt la femme aux cheveux d’argents qui se tenait à côté de Zoé. La mère du garçon scruta le lac dans la direction qu’il indiquait, mais elle ne la vit pas. Elle lui était de toute évidence invisible. L’homme, en revanche, fit un imperceptible mouvement du menton en direction de la femme aux cheveux d’argents qui lui sourit en retour.

– C’est ainsi, trancha froidement la mère de l’enfant. Vous devez partir. Vous apprendrez que les chefs de guerre ne font pas toujours ce qu’ils veulent. Ils font face à l’adversité avec noblesse et bravoure.

– Mais... Maman...

– Pas d’effusion de sentiments, je vous en prie. Nous n’avons pas de temps à perdre.

Sentant l’enfant sur le point de pleurer, elle adoucit le ton et s’agenouilla près de lui.

– Vous partez sur le champ. Vous chevaucherez nuit et jour jusqu’à la côte. Vous irez en Gaule, puis à Rome.

Elle leva la tête vers l’homme qui restait en retrait, avant de poursuivre :

– Vous serez enrôlé dans la légion romaine. On vous y apprendra à vous battre et à vous défendre. C’est le seul endroit où vous serez en sécurité.

Zoé était suspendue à ses lèvres.

– C’est le seul endroit où Uther Pendragon... Votre père... Notre roi... Ne viendra pas vous ôter la vie.

– Dame Ygerne, dit l’homme d’une voix rocailleuse, il nous faut partir.

– Je sais, Merlin.

L’enfant s’assit par terre en croisant les bras, en signe de défi. Sa mère, Ygerne de Tintagel, l’observa un instant encore. Puis elle fit un signe à Merlin. L’homme saisit l’enfant et le jeta sur son épaule.

– Non !, cria le petit garçon. Non ! Non !

– Soyez digne, Arthur Pendragon, répondit Ygerne. Soyez digne d’Excalibur et de l’île de Bretagne.

– Mère !

Merlin se hissa sur sa monture et plaça l'enfant devant lui.

– Mère !, cria désespérément Arthur.

– Partez, Merlin, ordonna-t-elle.

L'homme hocha la tête et lança son cheval au galop. Le bruit des sabots s'éloigna rapidement. Lorsqu'ils eurent disparu, Ygerne fondit en larmes et s'assit sur la berge en essayant de contenir ses sanglots. Un upwelling se leva. Zoé sentit le courant passer sur elle. Contrairement au plongeur précédent, elle garda son calme. Elle laissa le courant retomber, et ses souvenirs du passé disparaître dans les remous de sa mémoire. Ce premier upwelling était le signe qu'elle devait rentrer.

Ygerne finit par se calmer. Bras croisés, elle observait les étoiles. Une intuition naquit dans l'esprit de l'archéologue. Elle sortit précipitamment le carnet de son sac et entama un croquis grossier. Le geste d'Ygerne n'était pas sans rappeler une autre scène, un millénaire plus tard ; celle d'un chevalier déchu au cœur d'une Provence meurtrie. Un regard vers les étoiles après un déchainement de colère et de désespoir.

– C'est là : le déclic.

Zoé sursauta. Son crayon traça un trait sur le carnet. C'était la femme aux cheveux d'argents qui avait parlé. Elle se tenait toujours à côté de Zoé et observait Ygerne de loin. « S'est-elle adressée à moi ? », se demanda l'archéologue en se relevant.

– Euh... Coucou ?, essaya-t-elle sans conviction.

– Coucou !, répondit la dame aux cheveux d'argents en se tournant vers la jeune femme.

Cette fois Zoé bondit en arrière.

– Vous... Vous m'entendez ?

– Et je vous vois.

– Mais... C'est impossible !, s'exclama Zoé, ébahie.

L'eau sous ses pieds s'agitait doucement.

– C'est plutôt votre présence ici qui remet en question ce qui est possible et impossible, vous ne trouvez pas ?, demanda astucieusement la Dame du Lac.

Elle arbora un sourire chaleureux qui rassura Zoé.



– Mais vous ne serez pas là très longtemps, alors autant aller à l’essentiel voulez-vous ? Vous êtes ici en quête de réponses.

– Oui.

– Et les questions que vous vous posez sont en rapport avec les fléaux qui s’abattent sur les Hommes.

Zoé opina du chef, toujours sous le coup de la surprise.

– Comment le savez-vous ?

– Oh, ce n’est pas très difficile à deviner. Vous apparaissez aujourd’hui, alors que le plus puissant empire de ce monde s’appête à imploser - une implosion qui n’est un secret pour personne. Les épidémies, les guerres, la corruption, et sa soif de puissance, auront eu raison de lui. Vous apparaissez ici, sur l’Île de Bretagne, alors que l’enfant désigné par les Dieux pour régner sur le Royaume de Logres fuit son pays, pourchassé par son propre père.

– Pourquoi est-il emmené à Rome ?, demanda Zoé.

– Il sera enrôlé dans la légion sans nom et sans titre. Personne, à Rome, ne saura qui est Arthur, le breton orphelin. Quand il reviendra, il bâtira un royaume puissant qui ira de l’Orcanie jusqu’à Gaunes.

– Pas si vite, grommela Zoé qui essayait de prendre des notes. Comment savez-vous tout ça ? Comment pouvez-vous être sûre que Rome s’appête à sombrer ?

– Vous êtes une navigatrice, répondit la Dame du Lac. Le temps est votre océan. Si vous avez décidé d’accoster ici, c’est parce que notre époque revêt un intérêt particulier, n’est-ce pas ? Vous qui arborez le pavillon d’une autre temporalité, seriez-vous venue en temps prospères ?

Elle ponctua sa tirade par un clin d’œil complice. Un upwelling beaucoup plus fort que le précédent frappa Zoé. Un amour d’adolescente. Une remise de diplôme. Une chute de vélo. Une peluche perdue. Elle suffoquait. Elle lutta contre la sensation, secoua la tête, se plia en deux, et le courant reflua. Essoufflée, elle demanda :

– Tout à l’heure, quand Ygerne regardait les étoiles, vous avez parlé de dé clic... . Pourquoi ?

– Vous avez déjà la réponse à cette question.

– Euh non, rétorqua Zoé. Non, c’est bien pour ça que je vous la pose.

– Si vous cherchez en vous, vous...

– Ah non, merci !, coupa la jeune femme. Le couplet sur « la réponse est en soi » : non. Je suis épuisée, je n'ai pas dormi depuis vingt heures. J'ai déjà fait un aller-retour à travers le temps, c'est mon deuxième voyage et le temps presse, alors s'il vous plaît : des réponses claires, précises, pas d'énigmes. Et pardon si je suis un peu sèche, j'ai conscience que vous êtes une... une... légende ? Vous ne devriez d'ailleurs même pas exister, mais j'ai un peu dépassé le stade de la question existentielle sur ce qui est réel ou imaginaire. Parce que si vous existez, ça signifie que vos Dieux existent aussi.

– C'est le cas, répondit calmement la Dame du Lac.

Zoé resta une seconde interdite, avant de reprendre, dubitative :

– Les Dieux existent. Ok, bon. Je ne sais pas trop quoi répondre à ça.

– Nos Dieux existent. Vos Dieux existent. Tous les Dieux existent. Ils existent tant qu'il y a des Hommes pour croire en eux. Les Dieux romains ont existé jusqu'à ce que le Dieu unique ne devienne la croyance majoritaire de l'empire ! Les Dieux celtes suivront. Moi-même, je n'existe que parce qu'un petit garçon, un futur roi, croit en moi.

Elle s'approcha de Zoé.

– Les Dieux, les fées, les anges et les démons, se nourrissent d'une force colossale et inégalée à l'échelle de l'univers.

Elle fit encore un pas et murmura :

– L'imagination. La capacité à tisser, créer, projeter de l'imaginaire. L'imagination s'affranchit du temps et de l'espace. Elle peut ériger des civilisations et les détruire. Elle fait et défait les Dieux.

Elle désigna du doigt Ygerne dont le regard était toujours plongé dans la contemplation du ciel.

– Pourquoi regarder les étoiles lorsque le désespoir nous enserme ?

– Je... je ne sais pas, bredouilla Zoé.

– Pour s'en détourner. Pour se sentir minuscule face à l'immensité de l'univers. Car si notre vie est minuscule, alors nos peines le sont aussi.

Sur la berge, Ygerne se releva et retourna au campement.

– Mais surtout pour se projeter vers l’avenir, compléta la Dame du Lac. Ce menton tourné vers le ciel, c’est l’étincelle de l’imagination naissante. Le corps ne bouge plus, l’esprit avance.

Elle se tut. Zoé essayait de noter des mots clefs, mais encore une fois la Dame du Lac parlait trop vite.

– La clef serait donc « l’imagination » ? Puisque l’imagination renait après le désespoir, ça signifie que c’est l’absence d’imagination qui crée les crises ?

– Ce n’est pas ce que j’ai dit. L’imagination est une force neutre, on peut l’utiliser pour construire comme pour détruire. Les pires tyrans s’imaginent bien empereurs... L’imagination ne disparaît pas, durant les crises. Elle est simplement utilisée d’une autre manière, pour d’autres desseins.

– Ce n’est donc qu’un nouvel élément de mon équation, maugréa Zoé.

Un troisième upwelling la frappa. Cette fois, ce fut vraiment violent. Un air de musique qu’elle affectionnait beaucoup lorsqu’elle était petite lui resta en tête. Elle referma précipitamment son cahier et consulta son téléphone portable. Il lui restait quatre minutes pour rejoindre la zone de plongeon. Elle s’empressa d’enfiler son sac à dos.

– Votre époque vous rappelle, constata la Dame du Lac.

– En effet. Merci, Madame. Vous m’aurez été d’une grande aide. Une dernière chose me tracasse, cependant...

– Dites-moi.

– Comment parvenez-vous à me voir ?

La Dame du Lac posa une main sans substance sur l’épaule de la jeune femme.

– Quand vous reviendrez dans votre temporalité et que vous aurez trouvé la réponse à toutes vos questions, vous devrez vous battre contre celles et ceux qui ne lèvent plus le nez vers les étoiles. Vous et moi, nous ne sommes finalement pas si différentes.

Elle retira sa main, non sans se départir de son sourire.

– Nous sommes les sorcières de notre temps.<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Sondage épisode 9 : 53% replonger sans repos ; 39% prendre une demi-heure pour souffler ; 6% ne pas plonger ; 2% prendre dix minutes pour souffler.

\*\*\*

– L'imagination, donc.

Julia était avachie dans le confortable fauteuil en cuir de l'appartement et sirotait une boisson énergisante à la couleur vert-fluo. A chaque gorgée, elle grimaçait. Son visage était éclairé par une lampe de bureau aux teintes chaudes, donnant à la scène un air de mauvais film policier. Les yeux de la développeuse brillaient de fatigue, et des cernes violacées témoignaient de son état d'épuisement. Mais ce n'était rien en comparaison de Zoé. Le voyage retour avait repoussé encore un peu les limites physiques de son corps. L'atterrissage, particulièrement dur, s'était produit au pied de la butte de Montmartre. Sur le chemin pour retourner à l'appartement, elle avait à nouveau croisé le jogger qui l'avait chaleureusement salué. Il tournait de toute évidence en boucle dans le quartier à la plus grande irritation de Zoé. Elle s'était ensuite attelée à grimper les six étages de l'immeuble, non sans s'arrêter à mi-chemin pour retrouver sa respiration, avant d'enfin rejoindre Julia. Depuis le fauteuil à plongeon, dans lequel elle reposait ses membres fourbus, l'archéologue confirma :

– Oui, l'imagination. Mais ce n'est pas le Lien qui connecte toutes les crises. Enfin, pas vraiment. C'est plutôt un symptôme. Tu vois, l'imagination ne disparaît pas pendant les crises, elle évolue, elle change de forme. On ne rêve plus d'un avenir radieux, on rêve d'un retour à la normale. C'est logique : comme il devient difficile de se projeter, car l'avenir est incertain, on oriente notre imagination vers le passé. On *vit* dans le passé.

– Et c'est un problème parce que... ?

– Parce que le flux et la stase s'en trouvent déséquilibrés.

Julia haussa un sourcil, étonnée, avant de se frotter les yeux de fatigue.

– Je ne comprends rien.

– Les concepts de flux et de stase viennent de Stiegler, une philosophe. Toute notre société est régie par deux forces contraires : le flux et la stase. Le flux, c'est le fait d'avancer, d'accélérer, d'innover, de voyager, de produire, de procréer. La stase, c'est le patrimoine, le terroir, les habitudes, les traditions, les savoirs, les origines. Avant l'épidémie, nous étions dominés par le flux : tout allait de plus en plus vite. Trop vite, même, puisqu'on filait droit vers une catastrophe écologique et sociale.

– Attention à la glissade politique...

– Mais avec le confinement, poursuit Zoé en ignorant la pique de Julia, la stase a repris le dessus. Il quasiment impossible de nous projeter au-delà d'un mois. Les avions sont à l'arrêt, les déplacements limités, et les gens se tournent vers les circuits courts pour se nourrir. On reprend contact avec des amis de lycée, on appelle plus souvent sa famille, on ressort des photos de vacances. On retourne à la campagne, on fuit les villes. On est dominé par la stase. Sur de nombreux aspects, c'est intéressant. Mais on doit retrouver une forme d'équilibre.

– Es-tu en train de suggérer qu'il y a un déséquilibre dans la force jeune padawan ?, demanda Julia en esquissant un sourire.

– D'une certaine manière, oui. Une stase prolongée nous use tout autant qu'un flux sans limite. Dans les deux cas, des personnes sont blessées, meurtries, ou peuvent se sentir piégées. Elles cherchent logiquement des responsables, et lorsqu'elles n'en trouvent pas, elles désignent des boucs-émissaires. C'est ce qui s'est passé pour les juifs d'Europe au moment de la Peste Noire, que les gens ont injustement accusé d'empoisonner les puits... Les déséquilibres n'amènent rien de bon. Il va falloir retrouver du flux, mais un flux *ralenti*, redirigé vers l'essentiel. Si on le laisse repartir comme avant, il nous fera exploser en vol, et on retournera à la case départ.

Elle ferma les yeux, cherchant à mettre des mots sur des réflexions encore peu claires.

– L'imagination sera un *carburant* formidable pour recommencer à nous projeter, je n'en doute pas. Mais il manque un élément dans mon équation. Si l'équation est le carburant, *quid* du moteur ? C'est la pièce qui manque toujours à notre puzzle. Le lien qui connecte toutes les crises, ce n'est pas l'imagination. Non, le lien, c'est un moteur qui déraille. Un moteur nourrit par l'imagination... Mais lequel ?

Julia bailla bruyamment.

– En tout cas ce deuxième plongeon a semblé instructif, fit remarquer la développeuse.

– C'est grâce à la Dame du Lac.

– Alors oui, concernant la Dame du Lac... Est-ce que tu as remarqué quelque chose d'anormal au niveau de ton élocution ?

Zoé fronça les sourcils.

– Non, pourquoi ?  
– Tu peux bouger tous tes doigts ? Tu te rappelles en quelle année on est ?  
– Oui je peux bouger mes doigts... 2020 ?  
– Bien, dit Julia en notant quelque chose sur un papier. Donc sûrement un peu de fatigue.

– Julia, j’ai *vraiment* discuté avec la Dame du Lac.  
– Écoute, le principal c’est que ce plongeon t’ait aidé à avancer dans ton enquête. Je suis trop fatiguée pour me préoccuper du reste.

Julia se frotta les yeux et passa la main sur sa nuque.

– Voilà le topo. A chaque fois que tu reviens en 2020, je désactive le protocole DTSQ3. Comme tu le sais, ce protocole « arrête » le temps, mais uniquement sur une zone très restreinte : cinq à dix mètres autour de l’objet.

Elle brandit la « calculatrice ».

– Ce qui veut dire qu’entre le moment où tu as atterri à Paris et le moment où tu es revenue dans cet appartement, le temps a filé. Une demi-heure, durant laquelle j’ai pu faire un topo rapide avec Sana et Olivier. De ce qu’ils m’ont dit, un véhicule de l’armée remonte actuellement le canal de l’Ourcq vers le labo. Mais ce n’est pas le plus grave.

Elle fit une pause, ménageant son suspens.

– L’armée serait accompagnée de représentants d’une entreprise d’armement. Ce qui veut dire...

– Qu’il vont vendre vos recherches à une boîte privée, compléta Zoé, dépitée.

– Ils pourront essayer, mais Sana va détruire le matériel. Le problème, c’est surtout qu’ils ne vont pas tarder à nous chercher, toi et moi.

Zoé se redressa, étonnée.

– Pourquoi ?

– Parce que nous aurons le dernier matériel de plongeon fonctionnel. Et la dernière « calculatrice » pour arrêter le temps. Les gens qui veulent mettre la main là-dessus profite de la quarantaine pour agir rapidement et discrètement. Ce sont des pros, Zoé. Et si nous pouvons nous cacher dans un petit appartement de Montmartre, nous laissons malgré tout des traces.

– Des traces ?

– Arrêter le temps bouffe une quantité phénoménale d'énergie. L'appareil fonctionne avec une pile atomique, mais elle grille rapidement. On a cependant la possibilité de brancher l'appareil directement au réseau. Pour l'instant, je n'ai pas eu besoin de le faire, mais je vais devoir le relier très bientôt. La capitale verra alors sa consommation d'électricité flamber d'un coup : il suffira de suivre le courant jusqu'à nous.

– J'ai une question bête, avoua Zoé. Le disjoncteur de l'immeuble...

– Il ne sautera pas, assura Julia, parce qu'on n'est pas raccordé à l'immeuble. Des câbles nous relient directement à tous les postes de haute tension de la capitale. C'est d'ailleurs comme ça qu'on peut *plonger* dans le passé. Je pense que les types d'EDF qui sont en poste ce soir doivent déjà froncer les sourcils en voyant l'augmentation soudaine de la conso à une heure aussi tardive.

– C'est pas très écolo, fit remarquer Zoé.

La développeuse fit la moue. Elle but une nouvelle gorgée de boisson énergisante en grimaçant. A la vue du teint cireux de Zoé, elle lança :

– Tu devrais prendre une demi-heure avant de replonger. On n'a jamais fait trois plongeurs aussi profonds d'affilée. D'habitude on prévoit dix jours minimums entre chaque plongeur et un suivi médical entre les deux.

– Pas le temps.

– Jouer à l'héroïne ne sert à rien, insista Julia.

– J'ai pas subi deux plongeurs pour prendre le risque que tout capote à cause d'une sieste. Je replonge tout de suite.

Julia ouvrit la bouche en signe de protestation puis se ravisa. L'air déterminé qu'affichait Zoé ne laissait pas la place à la discussion. Elle grommela quelque chose à propos des gens tête et fouilla son sac. Elle en extirpa un paquet de gâteaux qu'elle envoya à Zoé.

– Tiens, grignote au moins quelque chose si tu ne veux pas tomber dans les pommes.

Zoé la remercia et dévora la moitié du paquet. Elle se sentit un peu mieux.

– Allons-y.

– Donc pour ce troisième plongeur je t'envoie... ?

– Il y a quarante mille ans.

\*\*\*

C'était un homme âgé, le plus âgé de la tribu. On ne comptait plus les lunes depuis sa naissance. Son visage usé par le temps évoquait la peau dure des rhinocéros laineux ; une peau tannée par le vent et le froid. Un grand sage au crépuscule de sa vie. Jeune, il avait compté parmi les plus grands chasseurs de la tribu. Doté d'une force et d'une patience inégalable, il avait parcouru la Grande Forêt – que l'on appelait autrefois Forêt Infinie ou Bordure du Monde – jusqu'aux steppes glacées d'où venait le vent. Les steppes, elles, n'avaient pas de fin. Dix soleils de marche, et rien. Il y soufflait un vent, un vent glacial, le Père de tous les vents, celui qui apportait la neige, qui chassait le soleil, et qui tuait les fleurs. Là-bas, il avait vu des animaux gigantesques, recouverts de laine et dotés de lances recourbées à la place des dents. C'était dans ces terres qu'il avait rencontré pour la première fois les *Autres*, les Enfants du Feu, et à son retour personne ne l'avait cru.

Avec les années, l'homme s'était assagi à mesure que ses bras perdaient de leur force. Un jour, à la poursuite d'un renne isolé, il s'était brisé une jambe, et une fois guéri il n'avait jamais couru aussi vite qu'avant. Ce fût à cette époque qu'il commença à faire marcher sa tête au lieu de ses pieds.

Sur le feu qui cuisait la viande, il essaya de cuire d'autres aliments : des baies, des graines, des racines ; et les membres de la tribu eurent moins mal au ventre. Il inventa les cordes, qui permettaient de tirer des objets lourds, et les membres de la tribu eurent moins mal au dos. Il utilisa de l'ocre, et les visages des membres de la tribu prirent des couleurs même en hiver. Il raconta des histoires, et les nuits les plus obscures devinrent plus douces.

Ce vieil homme aux yeux pâles qui ne voyaient plus, on l'appelait Mémoire. Mémoire invoquait les ancêtres pour que les chasses soient fructueuses, et pour que les rares unions avec d'autres tribus soient prolifiques.

Mais ce n'était pas le plus important.

Mémoire maniait l'art de parler comme nul autre. Lorsqu'il racontait, l'esprit voyageait, et pourtant les pieds de ceux qui l'écoutaient ne bougeaient pas. Lorsqu'il expliquait, le monde devenait lisible, nu, comme un arbre sans feuille. Lorsqu'il chantait, le cœur battait vite, comme lors des grandes chasses à la poursuite de cervidés.



Il portait en lui la mémoire, celle de ses parents et de leurs parents. Ils avaient vécu à l'époque dorée, celle où le Soleil était si puissant que les vents froids n'existaient pas. C'était avant que la poudre noire ne tombe du ciel et ne recouvre les vallées. Quel élément avait-on courroucé pour que le ciel bleu devienne gris ? Un jour, la terre avait tremblé, abattant les arbres et les montagnes, brisant la roche la plus dure. Des rescapés d'autres tribus, terrorisés, étaient remontés des plaines et avaient apporté avec eux un récit glaçant de fin du monde : une colonne de flammes surgissant de la Terre et de la Grande Eau. Des pluies de feu s'étaient abattues aussi loin que portait le regard. Des forêts entières avaient brûlé, emportant avec elles bon nombre d'Humains. Et lorsque la Terre eut craché toutes les flammes de son corps, un froid mordant s'était progressivement installé, comme si toute la chaleur du monde avait disparu.

Des milliers de lunes s'étaient écoulées depuis. L'époque dorée avait laissé sa place aux Temps Gris. Dans les plaines abandonnées par les Hommes, un étrange frémissement s'était fait ressentir. Mémoire l'avait lui-même ressenti, dans les steppes infinies : quelque chose était à l'œuvre. Un changement profond dans l'équilibre du monde. Car la Terre en feu avait enfanté les *Autres*.

Dans la grotte humide, un silence assourdissant régnait. Mémoire s'était installé tout au fond, là où personne ne venait jamais le déranger. Une faille dans la roche remontait jusqu'à la surface, si bien qu'installer un foyer à cet endroit ne présentait aucun risque. Il restait souvent plusieurs heures dans le calme pour réfléchir. A l'époque où il voyait encore, il avait utilisé des pigments d'ocre pour colorer les parois. Avec le temps, la couleur avait peu à peu disparu, et il n'avait jamais eu l'occasion d'essayer de la mélanger à quelque chose d'autre pour qu'elle tienne. Il n'en restait que des lignes ternes que les infiltrations feraient bientôt disparaître. Il n'y aurait alors plus aucune trace de la beauté de ses peintures. Les générations futures ne sauraient jamais qu'il avait peint.

Assis en tailleur à même le sol, Mémoire sentait la chaleur du feu caresser son nez et ses joues. Il imaginait la danse des flammes. Le crépitement l'apaisait : il lui faisait oublier un instant l'orage de violence qui grondait dehors.

Un autre bruit attira son attention. Quelqu'un approchait. La respiration courte et rapide lui indiqua qu'il ne s'agissait pas d'un membre de la tribu. Une odeur inconnue vint effleurer ses narines. Mémoire ne put contenir un sourire.

\*\*\*

– Bienvenue, déclara le vieil homme d’une voix affaiblie.

La jeune femme qui approchait le détailla avec émerveillement. Le visage du sage était étrange. Ses arcades sourcilières, très prononcées, surmontaient de grands yeux qui ne voyaient plus. Son nez était large, et chaque inspiration semblait extrêmement profonde. Il n’avait pas vraiment de menton, mais une forte mâchoire qui tendait vers l’avant. Son front fuyant était long et son crâne volumineux. Le visage d’une autre Humanité.

– Bienvenue, répéta l’homme de Néandertal. Assieds-toi près de moi, Zoé. Je t’attendais.<sup>10</sup>

\*\*\*

Pour tout un courant de la philosophie, l’absurdité de la vie provient de la coexistence de deux mondes : celui de l’univers, des étoiles et des immensités spatiotemporelles ; et celui du quotidien, du métro, du crédit, des amitiés et des amours. L’absurde naît lorsque nous mettons nos tracas du quotidien en perspective avec les cataclysmes de l’univers, lorsque la mort apparaît comme seule conclusion à une aventure sans but.

Dans l’une de ses nouvelles, Isaac Azimov imagine une planète où la présence de trois Soleils font que la nuit n’existe pas. Il n’y a, dans ce monde imaginaire, qu’une longue et interminable journée. Dès lors, lorsque la nuit tombe par malheur – suivant un cycle multimillénaire – les Hommes deviennent fous : car à la place des trois Soleils brillants et du ciel bleu, se trouve désormais une voûte céleste noire ponctuée de millions d’étoiles inconnues. Cette prise de conscience soudaine, violente, douloureuse, qu’une réalité se fait sans nous, partout, c’est le bourdonnement de l’absurde et la vacuité de l’existence qui se manifestent. C’est le combat sans issue d’un Rieux face à la peste d’Oran, la nausée latente d’un Roquentin à l’inspiration défaillante. En somme, l’absurde habille nos jours d’un voile transparent qui ne gagne en consistance que lorsque le décalage se produit.

Et dans cette caverne à l’atmosphère étouffante, au crépuscule d’une journée préhistorique, assise tout près d’un homme de Néandertal, l’absurde

---

<sup>10</sup> 53% demander qui sont les autres ; 33% demander comment il connaît son prénom ; 14% demander pourquoi peindre sur ces murs ; 0% parler du futur

aurait pu surgir et déstabiliser Zoé. Dans d'autres circonstances, l'esprit frais et reposé, ce concentré d'aventures quelque peu grotesques lui aurait semblé absurde ; et comme les personnages de la nouvelle d'Azimov, elle aurait perdu la raison. Mais le rythme effréné de ses plongeurs, le manque de sommeil, sans compter la rencontre fantastique avec une fée légendaire et un chevalier déchu, firent que la jeune femme resta lucide et conserva son calme.

Elle s'assit doucement en tailleur près du vieillard. Il portait un vêtement en fourrure qui sentait la sauge brûlée. Le silence s'installa dans la grotte car Zoé récupérait difficilement du plongeur. La douleur avait été telle qu'elle s'était évanouie. Peut-être aurait-elle dû prendre un peu de repos ; une demi-heure aurait sûrement suffi à éclaircir ses pensées. Un courant d'air froid agita les flammes et fit frissonner l'archéologue. Mémoire dût le sentir car il s'excusa :

– Nos terres ont refroidi il y a plusieurs générations. Nous ne savons pas pourquoi.

– C'est un mélange de cycles climatiques et de méga-éruptions volcaniques, répondit Zoé.

Le vieil homme souffla fort avec ses narines, jusqu'à les faire légèrement vibrer. La jeune femme ne sut comment interpréter ce signe.

– Tu viens d'un autre monde, déclara-t-il simplement.

– D'une certaine manière, oui.

Il expira à nouveau très fort des narines, ce qui produit un léger son grave. Était-ce le moyen des néandertaliens pour acquiescer ? Était-ce l'équivalent d'un hochement de tête ? Elle sortit prestement son carnet et nota « expiration narines ? ». Le vieil homme, qui avait perdu la vue, tendit l'oreille. Peut-être avait-il entendu le stylo gratter le papier ? A moins que le silence abrupt, qui avait ponctué la fin de phrase de Zoé, n'eut trahi son activité. Cette soudaine et subtile perte d'attention, que nous peinerions à percevoir de nos jours tant nous y sommes habitués ; ce moment où l'esprit se détourne de l'autre pour se plonger dans l'écriture, la lecture, la peinture, sur un smartphone, une feuille de papier, ou un livre : ce sont des maux modernes que l'Homme de Néandertal connaissait peu. Lorsque les êtres humains de ces temps immémoriaux parlaient, ils parlaient. Lorsqu'ils peignaient leurs grottes, ils peignaient. Lorsqu'ils chassaient des bêtes, ils chassaient. Il existait peu d'entre deux. Cette

capacité à suivre distraitemment une conversation ne pouvait donc qu'intriguer Mémoire.

– Tu es différente de nous. Je ne peux voir ton visage, mais je me le représente très bien. Tu es différente de tout ce que j'ai pu connaître.

– Je n'en doute pas.

L'homme fit vibrer ses narines, et cette fois il n'y eut plus de doute : c'était une façon de répondre à l'affirmative. Dans un autre contexte, ce geste aurait paru comique. Il semblait que le son provenait de l'intégralité de la cavité nasale. Ce trait singulier trouvait probablement son origine dans la physiologie marquée du nez néandertalien.

– Je n'ai pas beaucoup de temps, expliqua Zoé. Je suis venu pour trouver des réponses.

– Je n'en doute pas, répondit le vieil homme en esquissant un sourire.

Il posa la main contre la paroi de la caverne.

– J'imagine que les couleurs ont disparu. J'ai peint ces murs il y a des dizaines de printemps. Certaines de tes questions auraient sûrement trouvé leurs réponses ici, notamment celles qui concernent les Autres.

– Les *Autres* ?, s'enquit Zoé en frissonnant. Qui sont-ils ?

– Nos tribus vivaient autrefois en harmonie. Nous migrions lorsque nos chasses devenaient trop maigres pour laisser de la place aux tribus nouvelles. Parfois, c'étaient-elles qui migraient, en bonne intelligence. Les jeunes hommes et les jeunes femmes, arrivés à l'âge de procréer, partaient s'installer ailleurs, et nous faisions ainsi partie d'une immense famille. La communauté des Hommes et des tribus courait aussi loin que le regard portait : il était impossible de marcher quatre Soleils sans en rencontrer. C'est ce que nos Pères et nos Mères nous racontaient. Ils nous disaient qu'il y avait tellement d'Hommes que des *cultures* différentes avaient émergé.

Il cessa un instant de parler. Zoé attendit patiemment qu'il reprenne son récit.

– Et puis, la Terre a craché du feu, et les Hommes ont fui. Le Soleil aussi. Et le froid mordant, apporté par le Père des tous les vents, s'est durablement installé parmi nous. Avec le froid, la nourriture s'est faite plus rare, et les tribus ont dû s'éloigner les unes des autres. Nous nous sommes retrouvés espacés, isolés. Les liens forts qui nous unissaient se sont distendus. Les mariages se sont

raréfiés, et les enfants avec. Désormais, il n'est pas rare de marcher trois lunes sans rencontrer d'autre tribus ; parfois, nous en perdons même totalement la trace. Peut-être migrent-elles trop loin. Si une tribu s'éloigne trop dans les confins inexplorés, et qu'une autre tribu ne repère pas son nouvel emplacement, elle disparaît de la communauté des Hommes.

Zoé notait à toute vitesse. Cette explication confirmait beaucoup de théories archéologiques sur la disparition de l'Homme de Néandertal : perte de ressources, refroidissement climatique, éloignement des populations. L'écho du tonnerre parvint jusqu'à eux.

– C'est dans ces temps où nous étions déjà affaiblis que sont apparus les Autres. Les Autres... comment les décrire ? Ce sont des Hommes *différents*.

– Physiquement ?

– Pas uniquement. Leurs visages sont plus petits, leurs crânes plus ronds, mais la différence est plus profonde. Les Autres ne vivent pas *au même temps que nous*.

– Comment ça ?

– Ils vivent plus vite, parlent plus vite, respirent plus vite. Ils ont plus d'enfants que nous. Ils mangent beaucoup plus de choses que nous. Ils maîtrisent le feu, comme nous. A l'époque où ils sont venus, nous nous sommes tout d'abord méfiés – passé l'émerveillement, bien sûr. Nous avions face à nous d'autres Humains.

– Homo Sapiens ?, murmura Zoé fascinée.

– Oui, ce sont les tiens.

Dehors, l'orage grondait.

– Les Autres ne sont pas un problème en soi. Nous avons même de bonnes relations avec certaines de leurs tribus. Mais comme ils vivent plus vite, ils mangent davantage. Leurs besoins en ressources sont importants. Les dernières tribus des nôtres, qui vivaient près de nous, sont toutes parties à la recherche de chasses abondantes ; et ne sont jamais revenus. Certains Hommes ont été accueillis chez les Autres et vivent désormais comme eux. Il n'y a rien de grave à cela, c'est la vie. Notre tribu était la dernière, en ces terres, à vivre paisiblement.

– Que s'est-il passé ?

– La grande différence entre eux, et nous, c’est la peur. Les Autres ont peur. Leur façon de vivre, effrénée, fait qu’ils réagissent comme des lièvres. Si certaines de leurs tribus ont accumulé assez de sagesse pour contrôler leur peur, d’autres se méfient de tout ce qui peut représenter un danger pour eux, aussi minime soit-il.

Mémoire pris une longue inspiration. Ses bronches sifflèrent.

– Maintenant que nous sommes les derniers Hommes de ces terres, nous représentons une relique du passé, une altérité effrayante. Nous étions la norme, nous sommes désormais l’exception. Notre mode de vie a fait naître des superstitions étranges chez les Autres : des histoires, des contes, des légendes. Il y a quelques temps, plusieurs tribus plus apeurées que les autres ont tout simplement décidé de venir à bout de notre existence. Nous n’avions jamais eu à tuer des humains auparavant.

Il toussota. Le tonnerre ne semblait plus finir. En tendant l’oreille, Zoé se rendit compte que ce qu’elle croyait être de l’orage était en réalité une clameur lointaine ponctuée du roulement de tambours de guerre. Cette réalisation la glaça. Mémoire dû sentir qu’elle se raidissait car il la rassura :

– Ne t’inquiète pas, nous étions voués à nous éteindre tôt ou tard. Nos enfants se font rares et les tribus voisines sont parties. Cette violence, bien que soudaine, ne fait que précipiter un peu les choses.

Il sortit un petit sac de peau dans lequel il enfouit sa main. Il en ressortit des brindilles qu’il jeta dans les flammes pour raviver le feu.

– J’aimerais revoir les couleurs, un jour.

Il se tut à nouveau.

– Donc si j’ai bien compris, dit Zoé en relisant ses notes, vous auriez disparu à cause de changements climatiques violents, de l’éparpillement de la population, de la concurrence pour les ressources avec Homo Sapiens... et de la guerre.

– La « guerre » ?, répéta Mémoire.

Il avait fait rouler le mot sur sa langue.

– Les Autres et les Hommes qui s’entretuent, expliqua Zoé.

– Non, répondit-il, ce n’est pas tout à fait ça.

Elle fronça les sourcils. A cet instant, des pas pressés se firent entendre depuis l'entrée de la grotte. Un solide gaillard au large cou apparut. Au milieu de son visage bariolé d'ocre se tenaient deux yeux d'un noir absolu. Il serrait dans l'une de ses mains ce qui s'apparentait à une sagaie. Il s'accroupit près du feu.

– Père, pressa-t-il, allons-y.

Il ne pouvait pas voir Zoé, la jeune femme en était certaine. Il ne lui avait adressé aucun regard. Mémoire sourit doucement de ses dents jaunies.

– Je ne pars pas, Hän.

– C'est de la folie !, s'écria son fils.

– Je suis vieux et malade. Je vous ralentirai. Pars avec celle qui t'a choisi. Cachez-vous dans la forêt, ils ne vous pourchasseront pas. Je sais que certaines tribus des Autres se sont installées dans les clairières ; celles-là sont pacifiques. Peut-être vous aideront-elles. Ne revenez pas avant une Lune, au moins.

– Père...

Mémoire claqua sèchement de la langue. Il avait parlé. Hän baissa la tête, très profondément attristé, puis fit vibrer ses narines. Il acceptait la décision de son père. Il s'approcha de lui, colla son front au sien, et ils restèrent ainsi un instant en silence. Puis, il s'en détacha, se redressa et s'éloigna. Mémoire soupira et s'adressa à Zoé :

– Tu devrais le suivre, il a beaucoup de chose à t'apprendre.

Hän avait déjà disparu.

– Si tu attends trop, tu vas le perdre de vue.

Zoé se leva, indécise, fit un pas en direction de la sortie, puis se retourna et demanda subitement :

– Comment imaginez-vous la suite ?

Mémoire fronça les sourcils.

– Je ne sais pas ce que je peux te répondre. Je serai probablement mort lorsque le prochain soleil sera levé. Je n'imagine rien.

– Et pour votre fils ?, insista-t-elle. Comment sera sa vie dans plusieurs...  
*Lunes ?*

– Je n'en sais rien, grogna Mémoire. Le plus important, pour l'instant, c'est qu'il fuit la mort.

– La contraction de l’imaginaire, marmonna Zoé. Le déséquilibre en faveur de la stase.

L’homme de Néandertal resta silencieux. A nouveau, alors qu’elle s’apprêtait à partir, Zoé se retourna :

– Si ce n’est pas la guerre, si ce n’est pas le climat... Qu’est-ce qui a provoqué votre chute ?

Mémoire eut un sourire triste et répondit laconiquement :

– Une simple étincelle, et des brindilles sèches peuvent prendre feu. Cette même étincelle contre un tronc d’arbre n’a aucun effet. Pourtant, les brindilles qui s’enflamment viennent bien de l’arbre, non ? Pourquoi l’arbre ne prend pas feu ?

Zoé écarta les bras en signe d’incompréhension.

– Qu’est-ce que je vais en faire de cette information, moi ? Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Qu’est-ce qu’une feuille sans son arbre, Zoé ?

La jeune femme haussa les épaules sans répondre. Face à son mutisme, Mémoire répondit :

– Une feuille morte. Maintenant, pars, rattrape mon fils.

Il croisa les bras et baissa la tête vers le feu, comme s’il voulait plonger son regard dans les flammes. Zoé resta un instant interdite, hésita à poser une autre question, puis se ravisa et partit en courant vers la sortie. Le sol inégal de la grotte rendit sa course difficile. La galerie la conduisit jusqu’à un abri sous roche de grande taille où des objets de toutes sortes étaient répartis au sol. Le foyer y avait perdu de sa vigueur et éclairait difficilement les lieux. Une odeur d’incendie s’était installée dans la grotte, portée par le vent. Les lieux étaient déserts.

*Zoé s’élança vers la sortie, mais le petit garçon de la cour de récréation refusait qu’elle joue au foot avec les autres. Elle lui arracha le ballon des mains d’un geste brusque, et...*

« Stop ! », se dit-elle intérieurement, « c’est un upwelling, une résurgence de souvenirs. Respire calmement ».

Elle secoua la tête et fit un pas de plus, mais le sol se désagrégeait. La sortie s’était-elle éloignée ? Ou était-ce l’air alourdi qui pesait de tout son poids



sur les épaules de la jeune femme ? Un pas de plus, et cette fois la sortie s'approcha. Une sortie où la roche en dentelle découpait finement un ciel orangé. La grotte devait se situer à flanc de colline, mais Zoé ne pouvait encore apercevoir le paysage préhistorique qui s'étendait à ses pieds, car le sol remontait en pente douce jusqu'à la sortie. Elle n'entrevoyait qu'un bout de ciel aux nuages violets.

*Un nouveau pas, et cette fois, la voilà diplômée. Diplômée d'archéologie et d'analyse des systèmes complexes. On l'applaudissait, elle souriait. Aller, encore une thèse et...*

Elle rampait, désormais, épuisée. Elle aurait dû se reposer avant de replonger, c'était certain. Elle pestait contre son impatience. Les battements de son cœur semblaient cogner à ses tympan, elle suffoquait. Les souvenirs se succédaient sans...

*Balles ! Cent balles pour un train ! Décidément la SNCF...*

Elle touchait au but. Sa main se posa sur le rebord en pierre, au sol, qui donnait sur l'extérieur. Elle se hissa péniblement, à plat ventre. Qui aurait-cru qu'il serait si difficile de...

*De trouver un pot de sauce tomate ? Les rayons étaient vides, emportés par la peur de manquer ! Le magasin puait le gel hydroalcoolique, celui qui sentait la mauvaise vodka.*

La plaine glacée s'étendait jusqu'à la lisière d'une forêt polaire. Au pied de la colline sur laquelle se trouvait la grotte, des centaines d'hommes se battaient, utilisant pics en bois et sagaies. A cette distance, il était impossible de distinguer les Sapiens des Néandertaliens. Il n'y avait que des bipèdes enragés qui essayaient d'empaler l'ennemi. Sur sa droite, la forêt brûlait. Et, tandis que les premières étoiles s'allumaient, Zoé perdit connaissance.

*Et sous la voûte étoilée d'un été finissant, Zoé s'endormit.*

*Et dans sa chambre d'enfant, encore bercée par les aventures de Lyra et Pantalaimon, Zoé s'endormit.*

*Et dans son appartement parisien, devant un énième épisode de Friends, Zoé s'endormit.*

*Et dans les bras de quelqu'un,*

*Dans un pays étranger,*

*Dans son landau de nourrisson,  
Dans un hamac balancé,  
Dans une vieille tente usée,  
Zoé s'endormit.*

Un cri.

Un cri effroyable.

Un cri effroyable et déchirant. Déchirant l'espace, le temps, et les limbes dans lesquelles la jeune femme avait sombré. Et, tout près, un son aigu, moins angoissant, mais régulier, surnaturel, intrigant. L'alarme d'une montre digitale.

La jeune femme ouvrit un œil. Machinalement, elle éteignit la montre et tenta de se redresser. Une vague de nausée la prit, elle interrompit son geste et respira profondément pour calmer son vertige. De la poussière emplit ses narines provoquant chez elle une toux qui venait des bronches. Son visage était collé au sol, son corps ankylosé ne répondait plus. Une naufragée sur la grève d'une île inconnue.

Elle essaya de reprendre ses esprits, de se situer : que faisait-elle ainsi allongée au sol, sans repères ?

Un cri, à nouveau. Il provenait d'un point hors du champ de vision de la jeune femme.

Elle voulut parler, mais elle ne connaissait aucun mot. Elle ne connaissait pas son prénom. Elle ne s'inquiéta pas de la disparition des mots. Pourquoi s'inquiéter de l'absence de quelque chose que l'on ne connaît pas ?

Sans mot pas d'histoire. Pas d'Histoire.

Une *histoire* ? Voilà un mot, un mot étrange. Il ne ressemble à aucun autre. Si on le découpe, l'*Hist*, pourrait être un point cardinal oublié, et l'*Oire*, un nom de rivière qui trouverait sa source dans un massif inaccessible ? On pourrait remonter le cours de l'Oire en direction de l'Hist.

– C'est absurde, grommela la femme allongée au sol.

Ces mots délièrent progressivement un nœud dans un coin de sa tête. Ils la reconnectèrent à son identité. Zoé. Les plongeurs. Néandertal. Elle s'assit lentement, luttant contre le vertige. Lorsqu'elle put reprendre ses esprits, elle

regarda autour d'elle. La grotte était vide, et le silence à l'extérieur indiquait que la bataille était terminée. Que s'était-il passé depuis l'évanouissement de Zoé ? Comment s'était finie la bataille ? L'obscurité qui régnait avait quelque chose d'étrange, d'illisible, comme si les ombres de la nuit fuyaient son regard. La sensation évoquait celle d'un cauchemar.

Le cri, la plainte, provenait du fond de la grotte. Elle se remit sur ses pieds ; puis elle fit un pas, un autre, et se dirigea lentement vers la cavité où elle avait discuté avec Mémoire. Là, Zoé assista à une scène incroyable.

Une femme sapiens était en train d'accoucher, entourée de quatre autres personnes. Zoé fut instantanément frappée de constater qu'il y avait des sapiens, au front court et aux petits nez, et des néandertaliens, aux nez très prononcés. La grotte sentait la sueur. La chaleur des corps, couplée à celle du feu, rendait l'atmosphère irrespirable.

L'archéologue scruta les visages et reconnut Hän, le fils de Mémoire, accroupi près de la femme qui accouchait. Il lui tenait la main, le front plissé par l'inquiétude. Mais les cris de douleur furent bientôt remplacés par ceux du bambin qui venait de naître. Zoé s'approcha, toujours invisible aux yeux de ces femmes et de ces hommes préhistoriques ; le feu vacilla un instant lorsqu'elle passa près de lui. En voyant le visage du nouveau-né, elle n'eut aucun doute : c'était un enfant métis, né de l'union entre une sapiens et un néandertalien.

Zoé fit un pas en arrière, quelque peu émue par la scène. Car sous ses yeux venait d'être confirmé ce que la génétique avait laissé entrevoir depuis plusieurs années déjà. Les Hommes de Néandertal n'avaient pas vraiment disparu. Ils s'étaient mêlés aux Sapiens. Et en chacun d'entre nous subsistait un pourcentage d'ADN néandertalien, vestige d'humains dont les dernières traces remontent à trente mille ans.

– Un bout de rêve vient de naître, commenta une voix derrière la jeune femme.

Zoé sursauta. Elle se retourna, et se figea, interdite.

– S... Sana ?, bégaya-t-elle.

La chercheuse arborait un large sourire. Elle désigna la scène du menton.

– J'ai toujours rêvé d'observer ce moment.

Les femmes et les hommes préhistoriques entourèrent la mère de l'enfant. Un à un, ils présentaient leurs poignets recouverts d'ocre rouge et crachaient

dessus. Puis, ils mélangeaient pigment et salive, donnant à leurs avant-bras une couleur sanguine.

– Voilà une coutume que les archéologues de 2020 ne peuvent pas connaître, fit remarquer Sana.

– Comment m’as-tu trouvé ?, chuchota Zoé comme si les autres pouvaient l’entendre.

– Tu m’as donné toutes les informations pour te retrouver. Comme tu n’étais pas sûre de la date, il a fallu faire quelques tests mais au final... me voilà !

– Je ne t’ai jamais donné des informations pour...

Sa voix se perdit dans les cris de joies qui emplirent la grotte. Hän prit délicatement le nouveau-né dans ses bras et sortit. Sana fit signe à Zoé de la suivre, et bientôt elles furent dehors, dans la douceur d’une nuit d’été. La lune n’était pas visible, et l’absence de pollution lumineuse rendait le ciel vertigineux. Zoé repéra une étoile brillante qu’elle ne connaissait pas. Sana dû sentir son interrogation car elle expliqua :

– Une supernova très lointaine. L’énergie a fini par se perdre dans les immensités de l’espace. Il n’en reste rien de nos jours.

– Combien de temps ai-je dormi ?

– Impossible de le savoir. Tu n’as pas dormi. Tes molécules se sont disloquées et ont erré plusieurs années ici. Pour toi, il ne s’est passé qu’une poignée de secondes. Pour nous, peut-être quelques heures. Ici, c’est l’affaire d’une décennie.

Le fils de Mémoire serrait le nouveau-né dans ses bras en observant calmement les étoiles. Dans ses yeux, une étincelle sembla jaillir.

– Là !, s’exclama Zoé. C’est là que ça se produit ! Exactement comme le chevalier provençal et le petit Arthur.

– Le retour de l’imagination, confirma Sana. L’énergie, le carburant, le flux.

– Mais je n’ai toujours pas trouvé le Lien, se lamenta la jeune femme.

– Tu peux facilement le deviner.

Zoé soupira en s’asseyant. Un upwelling se leva doucement, mais cette fois-ci, elle le laissa remonter sans lutter. Il apporta avec lui des souvenirs doux

; des souvenirs d'enfance, de camaraderie, de soirées joyeuses et de chaleur humaine. Il apporta du bonheur, mais un bonheur partagé, celui d'un repas en famille aux portes de l'été. Le courant coula sur elle et se mélangea aux pièces éparpillées du puzzle de son enquête temporelle. Il connecta des événements douloureux de l'Histoire d'Europe ; une pandémie moderne, une région dévastée, une disparition d'hominidés.

– Le Lien..., commença Zoé.

*En Provence, un chevalier haletant songeait à l'avenir. A genoux dans une neige d'été, il contemplait les ruines de son temps et se demandait...*

– Le Lien..., répéta-t-elle.

*...elle se demandait comment son enfant, héritier du trône de Bretagne, allait échapper aux griffes de Pendragon et bâtir un royaume fédéré ? La question qu'elle se posait...*

Zoé touchait au but. La réponse lui paraissait désormais tellement évidente, simple et complexe, qu'elle s'en voulait d'avoir parcouru le Temps pour la trouver.

*... le père de l'enfant-aux-deux-sangs souriait. Il savait que sa fille contribuerait au futur radieux de la tribu. Elle incarnait un pont formidable entre les êtres humains...*

Les cris de joies se poursuivaient dans la grotte.

*...car l'enfant-aux-deux-sangs les aiderait à tisser un imaginaire en commun.*

– Un imaginaire en commun, murmura Zoé.

Sana opina du chef mais attendit patiemment que Zoé arrive à sa propre conclusion.

– Les crises ne sont pas *exogènes*, reprit l'archéologue. Elles sont *endogènes*. Elles ne naissent pas d'une catastrophe extérieure. Elles sont les produits de nos sociétés. Une crise n'existe que parce qu'une société existe. Ce qui veut dire...

Son cerveau établissait les connexions manquantes pour enfin révéler ce qui s'imposait.

– Ce qui veut dire que peu importe la catastrophe qui nous frappe : l'origine des crises n'a rien de naturelle. La crise naît de l'absence, de la

disparition d'une caractéristique intrinsèque à l'Humanité. Une caractéristique simple et universelle : la solidarité. Le Lien entre toutes les crises serait donc... la perte de liens ?

– Le moteur, c'est la solidarité, la connexion entre les hommes et les femmes du monde, confirma Sana. Le carburant, c'est l'imaginaire. Si l'on cesse de se projeter *ensemble*, tout s'effondre.

– Mais le virus...

– S'est répandu parce que nous avons cessé de communiquer et de travailler ensemble. Parce que chaque pays a mis en place ses propres mesures et n'a plus cherché à aider les autres.

– Et la peste ?, insista Zoé.

– S'est muée en pogroms des juifs qui n'étaient de toute évidence pas responsables de l'épidémie. Tout comme les sapiens ont accéléré la « disparition » des Néandertaliens – bien que, tu l'auras compris, certains couples mixtes se soient unis.

– Et Rome, compléta Zoé, était minée par les guerres intestines.

– Le coronavirus n'est qu'une pierre, poursuivit Sana, un de ces obstacles terribles en travers de notre chemin commun. Il nous a fait oublier que la crise se nourrit de notre propre façon d'y faire face. La clef c'est la solidarité, la sororité, la fraternité. C'est se serrer les coudes quand ça frappe, c'est faire face, ensemble, à l'adversité, la douleur, la tristesse ; pour la vie, pour les autres, et pour soi. C'est de ça dont on doit se souvenir plus tard : comment les Hommes ont vaincu la mort en avançant ensemble.

Zoé hocha lentement la tête. « Construire des imaginaires communs, rien que ça », songea-t-elle amèrement. Elle s'était représentée une solution moins... collective. Peut-être avait-elle caressé inconsciemment l'idée qu'elle endosserait le rôle d'héroïne de l'histoire ; un rôle aux accents hollywoodiens, où elle aurait désamorcé une bombe en étant regardée et applaudie par des millions de téléspectateurs. Mais les véritables héros de ce monde n'auront jamais de livres pour conter leurs exploits, personne n'érigera de statues à leurs effigies. Les tisseurs d'imaginaires communs, les rêveurs solidaires, peuplent la planète depuis des millénaires sans aucune reconnaissance de l'Histoire. L'Histoire, et son pompeux H majuscule, célèbre depuis toujours les conquérants sanguinaires qui font de leurs rêves le cauchemar des autres.

- J’aurais préféré un truc plus simple, avoua Zoé, dépitée.
- Quand on veut faire simple, on se lance pas dans une carrière en sciences humaines !, s’exclama Sana en riant.
- Disons, à la rigueur, une solution moins « gnangnan ».
- Je ne vois pas ce qu’il y a de « gnangnan »... Sans solidarité, on parle de millions de morts et d’une infinité de drames et d’injustices. Ce n’est pas gnangnan, c’est nécessaire.

Zoé haussa les épaules. Hän finit par retourner à l’intérieur de la caverne, sa fille dans les bras.

- En tout cas, ça ne m’explique pas comment tu m’as retrouvée.
- Regarde-moi, lui intima Sana. Tu ne vois rien de changé ?

Zoé plissa les yeux. L’obscurité n’était atténuée que par la pâle luminosité des étoiles. Au début, elle ne remarqua rien, mais petit à petit elle distingua de subtiles différences : des rides légèrement plus prononcées aux coins des yeux ; des cernes un peu plus creusés ; une mèche de cheveux blanche parmi la chevelure noire. Sana finit par répondre à sa place.

- J’ai l’air vieillie, non ?
- Un peu, reconnut Zoé.
- C’est parce que je ne viens pas de la même époque que toi.

Zoé fit un pas en arrière.

- Quoi ?
- Je viens d’un peu plus tard... Dix ans, grosso modo.
- Je ne comprends pas.

– Je viens des années 2030, Zoé. En 2020, tu as réussi ta mission. Tu es revenue de la Préhistoire, tu nous as tout raconté. Tu as fait faire un bond en avant à l’étude des crises, à l’archéologie, à l’Histoire, et même à la transition écologique, à l’urbanisme, à l’ensemble des sciences humaines et à l’art. L’ouvrage que tu as écrit à ton retour a révolutionné notre façon de concevoir le monde.

Zoé avait le vertige. Était-elle encore endormie ? Sana s’approcha et continua :

- Le monde de 2030 n’est pas radicalement différent de celui de 2020. Il reste complexe, les rapports de forces anciens sont tenaces. Mais on avance. Et

c'est en grande partie grâce à toi. A ton retour, nous avons détruit toutes nos machines et caché le code source du programme qui nous permettait de faire des plongeurs. Lorsque la société d'armement qui nous pourchassait a fait faillite, en 2027, et que l'Etat a garanti l'indépendance de la recherche, nous avons relancé le programme. Nous avons recréé un ordinateur quantique formidable : « *Matrice Reloaded* », comme l'a baptisé Julia. Nos recherches avancent bien.

L'archéologue s'assit, estomaquée. Elle se massa les tempes et réfléchit à voix haute :

– Donc... ça veut dire que je vais rentrer saine et sauve en 2020 ?

– Exactement.

– Je n'arrive pas à croire que tu viens du futur.

– Et pourquoi donc ? Il n'y a pas de raison que tu sois la seule à pouvoir voyager dans le temps, rétorqua Sana en lui faisant un clin d'œil. Si tu reviens dans le passé, et que je reviens aussi... C'est logique que l'on puisse se croiser, non ? L'année de départ importe peu, c'est l'année d'arrivée qui compte !

– Ce qui veut dire que, potentiellement, une Sana de 2050 est en train de nous observer quelque part depuis un buisson ?

– Peut-être, répondit la chercheuse en riant.

Elles se turent. Zoé jeta un regard à la ronde, à la recherche d'un autre visage familier. Mais la colline resta déserte.

– C'est terrible..., marmonna Zoé.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que ça signifie que le futur, le présent, et le passé existent *en même temps*. Quoi que je fasse, nous nous retrouverons forcément dans *ton* futur. Il n'y a pas de possibilité de choix... c'est comme si tout était écrit ! Je parie que la Zoé de ta séquence temporelle a déjà eu cette conversation avec toi par le passé.

Sana souriait.

– Oui, elle l'a eu. Mais détrompe-toi : *rien* n'est vraiment écrit. Tu ne comprends toujours pas le principe fondateur de la physique quantique : tout est à la fois vrai et faux. Vivant et mort. Ecrit et libre. Le temps n'y échappe pas. Tant que tu ne prends pas connaissance de ton avenir, tous les choix que tu fais



sont libres, n'est-ce pas ? Si tu ne sais pas où tu vas, peu importe que le destin existe... ou qu'il n'existe pas ! Ce qui fait la différence, c'est l'information : tant que tu n'as pas l'information, tant que tu ne sais pas quel est ton avenir, tout est possible ! Tant que tu n'as pas l'information, le chat de Schrödinger est à la fois vivant et mort, pas vrai ? L'ouverture de la boîte fixe définitivement l'état du chat. Quand bien même notre futur serait unique, défini, ton libre arbitre, lui, reste infini. Est-ce plus clair ?

– Pas vraiment.

– Tu es libre de prendre n'importe quelle décision, Zoé, car tu ne sais pas où l'avenir t'amènera. Ce n'est pas le futur qui produit le présent, c'est le présent qui produit le futur.

– Mais si c'est l'information qui est centrale, reprit Zoé à voix haute, pourquoi tu me racontes mon avenir ? Si je suis ta logique, tu viens de me priver de tout libre arbitre. Désormais, j'agirai toujours avec fatalisme : je sais que je publierai un livre, je sais qu'il aura une influence, je sais que je vais revenir à mon époque sans encombre.

– Effectivement, je viens d'enfreindre la première loi de l'Éthique Temporelle : le plongeur ne doit jamais transmettre d'information. Mais ces lois d'Éthique Temporelle ont été créées... Par toi.

– Hein ?

– Avec nos plongeurs « artisanaux », nous avons créé une boucle temporelle paradoxale : une information est née de nulle part. On est d'accord que cette loi d'éthique temporelle n'a *vraiment* été inventée par personne, hein ? Certes, à ton retour, tu la rédigeras sur papier, mais c'est parce que je viens de te l'énoncer. Or, pour ma part, je ne connaissais pas cette loi avant que tu ne l'écrives, à ton retour en 2020. Je récapitule : actuellement, Sana de 2030 énonce la loi à Zoé de 2020. Plus tard, Zoé de 2020 écrira la loi, et en fera part à Sana de 2020, qui finira quelques années plus tard... par retourner dans le passé pour énoncer cette loi à Zoé. Et ainsi de suite ! Qui a créé cette loi ?

Zoé haussa les épaules.

– Personne !, s'exclama Sana avec excitation. Tout le monde ! C'est ce qu'on appelle un paradoxe temporel. Une boucle sans début ni fin. Mais contrairement aux films "classiques" de science-fiction, le monde ne va pas s'effondrer, exploser, implorer - ou je ne sais quoi de farfelu - à cause de ce

paradoxe. Non, ce paradoxe temporel que nous avons créé fait désormais partie *intégrante* du cours du temps, et n'est donc par définition... plus du tout un paradoxe, mais un événement historique comme n'importe quel autre événement !

Sana éclata de rire face à la mine déconfite de Zoé.

– Un paradoxe qui n'est pas un paradoxe, voilà un beau paradoxe, non ? J'adore la physique quantique.

– Je suis donc la seule personne au monde à connaître mon avenir, compris Zoé. Comme c'est quand même assez dangereux de connaître son avenir, cette situation me poussera à écrire les lois d'Ethique Temporelle pour faire en sorte que je reste la seule personne au monde... à connaître mon avenir ?

– Tout à fait. Et pour cela, il fallait... que tu connaisses ton avenir.

– C'est à s'en arracher les cheveux, grommela Zoé.

– Tu noteras, en revanche, que je ne t'en dis pas plus ! Je t'ai révélé ce que Zoé – celle de ma séquence temporelle, dans dix ans, quoi – m'a dit de te révéler. Ni plus, ni moins.

Elle se tut. Dans la grotte, derrière elles, les cris s'étaient calmés. L'heure était au repos. Les grillons préhistoriques qui peuplaient les plaines s'en donnaient eux à cœur joie.

– Et le coronavirus ? s'enquit timidement Zoé. On a trouvé un vaccin ?

– Tu imagines bien que je ne peux pas te donner cette information, rétorqua Sana en lui faisant un nouveau clin d'œil.

– *Fair enough.*

L'archéologue inspira et se remit sur pieds.

– Et maintenant ?

– Maintenant, tu dois retourner sur ton lieu de plongeon car Julia doit se faire un sang d'encre. Il s'est passé plusieurs heures en 2020 depuis ta perte de connaissance. Elle a pu prolonger le protocole d'arrêt temporel mais elle a complètement dépassé les limites généralement admises... La facture électrique va être salée. Il te restera cependant un petit plongeon à effectuer...

– Encore un ? Et à quelle époque je dois aller cette fois ? Au tout début de l'Histoire ?

– D'une certaine manière, oui.

\*\*\*

Dans le hall d'entrée, Sana hésitait. Indécise, elle se tourna vers la jeune femme aux grands yeux clairs qui se tenait près d'elle, mais elle ne sut quoi lui demander. Sentant son indécision, la jeune femme aux yeux clairs la rassura :

– Tout va bien se passer.

– Cette histoire est complètement folle, fit remarquer Sana, complètement folle !

– Pas plus folle qu'un dispositif pour voyager dans le temps.

La chercheuse acquiesça. Malgré tout, l'existence de cette boucle temporelle la tracassait.

– Donc je récapitule...

– On a déjà récapitulé plusieurs fois, je t'assure, tout va bien se passer !

Sana hocha la tête en se grattant nerveusement le visage. Puis, elle salua la jeune femme et s'élança dans les escaliers jusqu'à la porte qu'elle lui avait indiqué. Au bas des marches, la jeune femme aux yeux clairs écoutait avec attention. Elle entendit Sana toquer une première fois. Personne ne répondit. Puis une deuxième. Cette fois, on ouvrit la porte.

– Euh... Oui ?, demanda une voix.

– Ah ! Bonsoir, désolé de vous déranger aussi tard... Je... Je m'appelle Sana, enchantée.

– On ne... On ne peut pas se serrer la main, vous savez ? La quarantaine, tout ça...

– Oui, oui bien sûr !, s'empressa de répondre Sana. Pardon !

– C'est pour quoi ?, demanda la voix.

– Et bien je..., bredouilla Sana. Je m'apprêtais à faire des cookies, et je me suis rendu compte qu'il me manquait de la farine. Est-ce que vous pourriez me dépanner ?

– Vous dépanner ? Pour faire des cookies à une heure du matin ?

Au pied des escaliers, la jeune femme aux yeux clairs – Zoé – songea avec amusement : « quelle excuse bidon, tu m'étonnes que je lui aie claqué la porte

au nez ! ». Elle quitta le hall et sortit dans la rue. Dans la nuit confinée, l'espace public était désert.

\*\*\*

– *Tu vas retourner dans le passé, expliqua Sana. Mais cette fois, tu remonteras simplement quelques heures plus tôt. Tu viendras me voir – mon « moi » de 2020. Tu m'expliqueras tout. Et tu me pousseras à venir te rencontrer le soir même ; à venir rencontrer ton « toi » confiné, et à l'inviter à participer à cette aventure.*

– *C'est... C'est comme ça que tout a commencé ?*

– *Oui. Tu es venue en tout début de soirée, et tu m'as tout raconté.*

– *Mais comment as-tu pu me voir ? Les plongeurs sont invisibles...*

– *Ta substance est inversement proportionnelle à la profondeur du plongeon. Plus tu plonges loin, moins tu es consistante. Si tu remontes le temps de quelques heures, tu seras complètement visible.*

– *Et une fois que tu auras toqué chez moi, et que je t'aurais ouvert...*

– *La boucle sera bouclée.*

\*\*\*

« La boucle est bouclée », se dit Zoé en se dirigeant vers le lieu de plongeon où Julia la ramènerait dans le présent. Elle allait enfin pouvoir rentrer chez elle, dormir, profiter encore un peu du silence imposé.

Car sur Terre, il ne fait jamais silence.

La planète est couverte de rires, de cris, de discussions et de bruit,

Mais l'on se tait pourtant lorsque l'obscurité s'installe.

Là-bas, éveillés, deux enfants plongent dans le ciel,

De poussière d'étoile sont tissés leurs espoirs,

D'un peu d'imaginaire pour réchauffer la nuit.

Naufragés d'une époque aux remous infinis,  
Ils inventent l'avenir, ils écrivent l'histoire,  
Là-bas, endormis, deux enfants plongent dans le ciel.